

742c

vendredi 20 janvier 1939  
dix-huitième année, n° 44

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Les catégories du Beau  
D'où vient l'Allemagne?  
« Conscience de la Suisse »  
Le curé Pecquet se prend à lui-même une interview  
En quelques lignes...  
En Egypte : Aquarelles  
André Bellessort et « Le Plaisir du Théâtre »  
La poésie catholique de Gertrude von Le Fort  
La genèse de la conscience nationale dans nos contrées

Gaston COLLE  
Comte Gonzague de REYNOLD  
Robert POULET  
Omer ENGLEBERT  
\*\*\*  
Martial LEKEUX, O. F. M.  
Fernand DESONAY  
Marcel DE CORTE  
Léon SUENENS

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Comptes-chèque postal 489.16

5  
Gaston COLLE



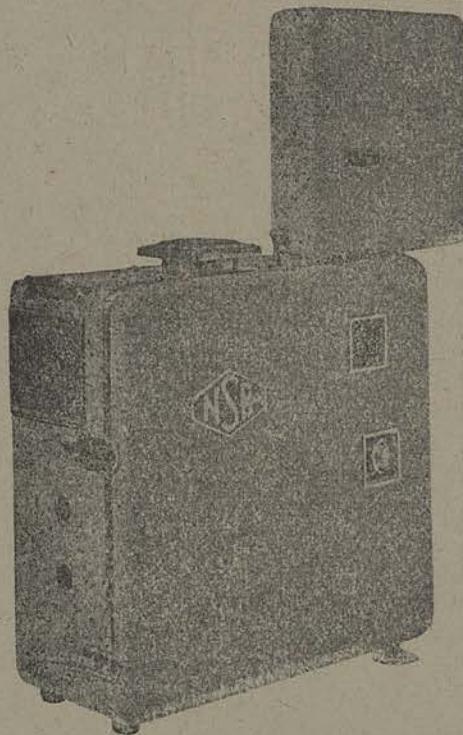
ANCIEN  
OU MODERNE

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :  
*Van Eynde*

87-89, avenue du Midi  
**BRUXELLES**

## PORTATIF 35 m/m STANDARD 35 NATIONALSONOREB

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. —  
écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence  
absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour  
1,000 places et système haute fidélité — carters 600 mètres,  
2 caisses en tout. — Prix imbattables.



**N.S.B.**

Tous ce qui  
concerne le  
**CINÉMA**

**National  
Sonore**

Construction  
Électro-  
mécanique

**FRANCO - BELGE**

36, rue des  
Vétérinaires  
**BRUXELLES**

Tél. : 21.37.54

## FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103018.  
204, rue Royale **BRUXELLES**

### Ses départements :

**Offices immobilier :** Achats, ventes de terres, terrains à bâtir,  
immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des  
achats.

**Industrie et commerce :** Recherche, étude, création, administra-  
tion d'affaires industrielles et commerciales.

**Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juri-  
diques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'im-  
primerie sont à la disposition des coopérateurs. Ouvertures de crédit  
pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.**

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE,  
**BRUXELLES**

## Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS  
(Belgique) Tél. 307.29

**Cadres** rectangulaires, ronds et ovales  
en **BOIS SCULPTÉ**

**Vitraux d'Art** en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches  
Gravures noires et couleurs — Encadrements  
**ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES**

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE A COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine  
**FACILITÉS DE PAIEMENT**

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



## Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et sala-  
riés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions  
libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi  
du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales  
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



**“LA FAMILLE”**

Agréée par l'Etat  
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931  
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Plissart,  
L. de Meester,  
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

**“ Au Baton ”**

OU

LES SIMILI-SOIES

**“ La Bella ”**

ET

**“ Opera ”**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

**“ Sepco ”**

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>TE</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France. Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

## LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLEE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et  
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.  
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.

Prix sur demande.

## SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'Administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

## ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

## ARCOS



LA SOUDURE  
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

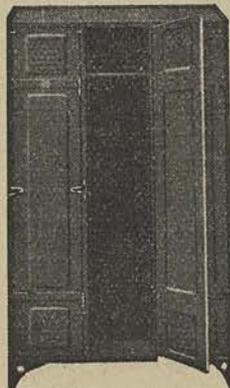
SOCIÉTÉ ANONYME  
des

## Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-  
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement recommandées aux congrégations  
religieuses. — Armoires superposées ou  
armoires adossées et superposées. —  
Construction renforcée. — Meubles pour  
classement, classement de plans et  
classement d'outils.



## ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG



36 ANNEES  
D'EXPÉRIENCE!

## ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME  
116-118, RUE STEPHENSON  
Bruxelles t. 15.91.26

## Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique  
suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide  
nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfu-  
reux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de  
potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammo-  
niac agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — ni-  
trate de soude — nitrate de chaux ammoniacal —  
calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et  
725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —  
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique  
— trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à  
mouler.

**Fongicides.- Herbicides.- Insecticides.**

## COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

**Minium de plomb pur poudre "COOKSON"**

Tous produits industriels chimiques selon circulaire  
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

## Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télegr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,  
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,  
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,  
ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

## Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en  
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes Industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-  
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

## Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil  
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE

Tél. 51.05.40.

**Murs de clôture en Béton armé et vibré**

Construction solide et de bel aspect.

Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de  
jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. —  
Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. —  
Tous produits en béton vibré d'après dessin.

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

## Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux  
et à bois. Tarauds, Filières, Fraises, Alésoirs, Marteaux tous modèles.  
Cleps fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »  
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois  
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon,  
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

## Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et  
très légères en Ciment armé  
formant Plafonds clairs et unis  
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

**BRUXELLES, Avenue des Nations, 9**

Registre du Commerce de Bruxelles : 630      Téléphone 48 07 55      Compte Chèques Postaux : 118.84  
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD  
Sous-Toitures Translucides brevetées

## CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

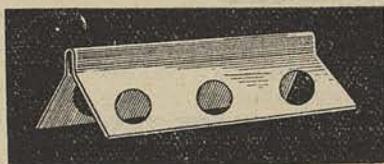
Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin  
Société Anonyme      Naamlooze Vennootschap  
Belgique      Téléphone Courtrai 629.      Belgique  
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

## Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS : 31, RUE DE L'AVENIR, SCLESSIN  
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettesuses  
Pliées - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —  
Para-Grasse



marques : « Chicane-Etoile »  
et « Gondole ».  
Fabrication Belge. — Breveté.

« ENCASTRO »

Profilé en tôle galvanisée  
pour la protection des angles  
de mur.

Pierres blanches  
Marbres - Granits  
Pierres reconstituées

A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes      Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

## BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique  
Géivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

## Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDS  
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

**SILEXORE L. M. de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**  
82-84, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

**Établiss. FIDÈLE MAHIEU**  
86, aven. de Philippeville  
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

**Travaux publics et privés**  
EXPERTISES

**MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE**

ENTREPRENEUR

**Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS**

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

**Chape d'étanchéité**

**"Asphaltic Asbestos"**

à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,  
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,  
adhère sur tout

**Établissements A. ERNOULD**

22, rue du Beau-Site, BRUXELLES

Téléphones : 48.00.75 - 48.69.44

**FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE**

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

**A. De Vigne & C<sup>o</sup>**

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air

Service de distribution d'eau chaude

Installation de bains - douches,  
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

**Ateliers de Graduation**  
**Boterdael**

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Belge



Téléphone :

51.06.46

**Usines Decock Frères**

Téléphone :

607 La Louvière - 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées  
Ponceuse à disque et à bande  
Presses à plaquer - Outillages  
Spécialité de machines combinées  
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.

**Établissements P. COLLEYE, s. a.**

GRANDE DÉCORATION  
SCULPTURE-STAFF  
AMEUBLEMENT  
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

## FABRIQUE DE CÉRUSE

*Procédé hollandais*

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

### Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

## INSECTICIDES

**Diluvial** : pour la destruction des cafards, cri-cri, etc.

**Iola** : pour la destruction des fourmis.

**Fumigatore Cinex** : pour la destruction des punaises et tous parasites, par dégagement gazeux.

**Ialos** : Insecticide liquide.

**Sanargol** : pour le traitement des arbres fruitiers et de la vigne.

Soumettez-nous tous les problèmes que vous avez à résoudre.

Fabriqués par la S. A. DES ANCIENNES MANUFACTURES CHIMIQUES  
**RENÉ DUBOIS**, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

## JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

**Feux d'artifice en tous genres**

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.  
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.  
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.  
Pétards pour chemin de fer.  
Cortège aux lumières.

BOIS DU PAYS Par wagon franco-gare  
dans toute la Belgique  
CONTREPLAQUÉS  
BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

### A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61



## GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES  
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret  
à qui n'a pas de  
"Fenêtre Grignet,"

## Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

### Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.59.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

## MACHINES A COUDRE

# ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 88, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

# LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEVRALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

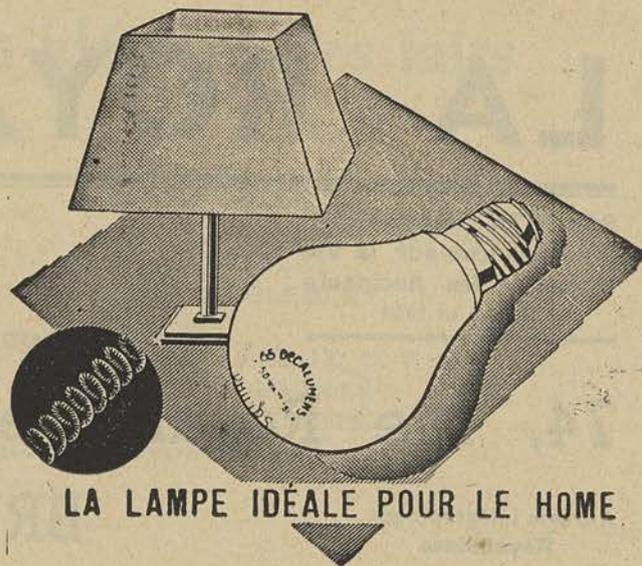
L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES



LA LAMPE IDEALE POUR LE HOME

PROTÉGEZ VOS YEUX  
PROTÉGEZ LES YEUX DES VOTRES  
N'UTILISEZ POUR VOUS ÉCLAIRER QUE DES

## PHILIPS

### SUPER

SUPER-ARLITA SUPER-FLAMME  
SUPER-SPIRALE

A FILAMENT DOUBLEMENT SPIRALÉ  
20 % d'économie de courant

GROUPEMENT

POUR LA

## Vente des Sous-Produits en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements**  
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

**TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON**

**RÉFÉRENCES:** Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Coïnte; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

**8, rue de la Paix, LIÈGE**

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

SOCIÉTÉ ANONYME

des

## Carrières de GRÈS de LA FALIZE & EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS — COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1<sup>er</sup> choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13, 3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

### Spécialité de parements de construction de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

**M. PAUL MASSON, Directeur Général**  
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**800.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

**74, rue Royale, et 68, rue des Colonies**

Adresse télégraphique  
**Royabelass**

**BRUXELLES**

Téléphones :  
**12.30.30 (6 lignes)**

**VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES**

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

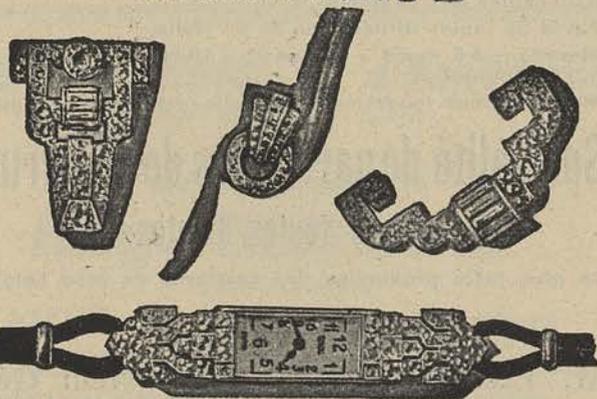
**SIMONET-DEANSCUTTER**

EXPERT.  
FABRICANT.

**JOAILLIER ET ORFEVRE.**

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

**ÉDITIONS**

TOURNAI



**CASTERMAN**

PARIS

Une œuvre posthume

de

**POL DEMADE**

## Les Ames Nues

In-12 - 236 pages : 15 frs

Préfacé par Ad. HARDY

Un médecin expose, sous forme de « nouvelles », quelques cas de conscience surpris dans le secret de son cabinet de consultations...  
Descriptions d'existences mystérieuses, récits de drames intérieurs, peintures de scènes intimes — invraisemblables mais réelles, Pol Demade scrute les âmes avec une acuité et une précision peu communes. Léon Daudet a écrit un jour qu'il le trouvait prodigieux...

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les catégories du Beau  
 D'où vient l'Allemagne?  
 « Conscience de la Suisse »  
 Le curé Pecquet se prend à lui-même une interview  
 En quelques lignes...  
 En Egypte : Aquarelles  
 André Bellessort et « Le Plaisir du Théâtre »  
 La poésie catholique de Gertrude von Le Fort  
 La genèse de la conscience nationale dans nos contrées

Gaston COLLE  
 Comte Gonzague de REYNOLD  
 Robert POULET  
 Omer ENGLEBERT  
 \* \* \*  
 Martial LEKEUX, O. F. M.  
 Fernand DESONAY  
 Marcel DE CORTE  
 Léon SUENENS

## Les Catégories du Beau<sup>(1)</sup>

Une autre catégorie du Beau, selon moi, sont les souvenirs de notre enfance.

Je continue, comme vous voyez, à ne chercher pas dans les hauteurs l'explication du plaisir esthétique. Ma principale raison, c'est qu'on ne l'a jamais trouvée dans ces régions-là. Après tant de vaines tentatives, j'ai bien le droit de supposer que le problème du Beau n'est peut-être pas une question de métaphysique. La plupart des gens se montrent peu raisonnables sur ce sujet; ils veulent à tout prix qu'on traite de la Beauté comme d'une chose divine. Si pourtant c'était une chose assez humble, simplement humaine, dans son fond? Il ne faut pas avoir observé longtemps nos frères inférieurs, les animaux sans raison, pour savoir qu'ils éprouvent comme nous quelques émotions esthétiques. Je trouve étrange qu'on scandalise son auditoire dès qu'on parle sans exaltation de ces choses-là. Moi, c'est cette exaltation même qui m'a souvent choqué. Pour tout dire, elle me paraît un peu suspecte, pas si métaphysique qu'elle en a l'air. La beauté est si intimement liée aux secrets les plus profonds de nos sens, qu'une grande équivoque peut se glisser à notre insu dans toutes les louanges que nous lui donnons. J'ai remarqué qu'un homme, lorsqu'il parle de beauté à une jolie femme, même s'il n'est question entre eux que d'architecture, monte aux cimes avec une facilité extraordinaire. Plus d'un docteur en esthétique, croyant dissenter gravement, n'a fait qu'un madrigal sans le savoir. Si jamais j'en fais un moi aussi, je veux du moins qu'il soit fait exprès.

Tout ceci pour que vous m'excusiez, si mes propos vous paraissent un peu terre à terre.

\* \* \*

(1) Voir *Les Eternels*, pp. 127-180, et la *Revue catholique des idées et des faits*, 18 nov. 1938.

Eh bien donc, quand en lisant, ou écoutant la musique, ou contemplant quelque scène de la nature ou de l'art, je me suis quelquefois senti charmé soudainement, et même ravi, sans d'abord savoir pourquoi, il m'est souvent arrivé, après y avoir songé quelques instants, de découvrir que mon enchantement avait pour cause certains souvenirs d'enfance, très vagues d'ailleurs, qui venaient de se réveiller en moi à mon insu. Ayant ensuite vérifié, plus systématiquement, dans des cas assez divers, que c'était bien la présence de ce genre de souvenirs qui embellissait secrètement les choses auxquelles je les trouvais mêlés, j'en ai fait avec joie une Catégorie du Beau.

C'est parce qu'elle est étrange cette catégorie-là, que je l'ai accueillie avec une satisfaction toute particulière. D'après Shakespeare, il faut souhaiter à l'étranger la même bienvenue qu'à l'étranger. *But this is wondrous strange*, dit Horatio. Et Hamlet, avec sa profondeur coutumière, lui répond : *And therefore as a stranger give it welcome.*

Il est bien sûr que dans les manuels on n'explique pas la beauté des belles œuvres par les souvenirs d'enfance qu'elles pourraient réveiller en chacun de nous. Mais indépendamment de cela, d'excellents théoriciens, peut-être, rejetteraient ma troisième Catégorie pour des raisons en apparence plus sérieuses.

Nos souvenirs d'enfance leur paraîtraient quelque chose de trop personnel pour pouvoir prétendre à la beauté, celle-ci étant universelle, comme ils disent. Du moins excluraient-ils des ressources de l'art ce genre de choses, pour la raison que l'individuel est inexprimable. J'ai quelquefois pensé tout cela, moi aussi, mais j'en suis bien revenu.

Rien, d'abord, n'est aussi souverainement beau que l'individuel même. La vraie raison de la beauté est dans des nuances imperceptibles, variant à l'infini d'une chose à l'autre, et propres à chacune d'elles. Ce sont des nuances inexprimables, connues

\*\*



de nous seuls, qui émeuvent le plus profondément chacun de nous. Un rien, le plus souvent, fait toute la différence entre ce qui est banal et ce qui est adorable. C'est l'expression exacte de chaque regard, ce sont les lignes les plus individuelles de chaque visage, ce sont les inflexions particulières de chaque voix qui font les grands amours. Ce que revoit en son âme la plus humble femme songeant à ses regrets passe infiniment en émotion et en poésie tout ce que peuvent exprimer les poètes. Nous-mêmes le savons bien. Lorsque la mélodie, où l'artiste essaie de chanter sa douleur, évoque par hasard la nôtre, réveillant en nous nos propres souvenirs, les plus particuliers et les plus personnels, comme elle devient plus poignante tout à coup, comme elle s'agrandit! comme elle s'approfondit! Ah! tenez, une musique justement traîne dans l'air tranquille autour de moi, et voici que la lune est au zénith. Comment elle argente en ce moment même, loin d'ici, le perron et la blanche façade d'un château abandonné, que j'ai quitté en un jour de deuil, et que depuis je n'ai plus jamais revu que dans mes rêves, comment tournent dans sa froide clarté les chemins du parc solitaire, comment glisse sur l'eau, autour de la maison silencieuse, la forme magique d'un cygne, je suis tout seul au monde à le savoir, du moins seul à pouvoir comprendre pourquoi d'y songer à cette heure me désole et me désespère jusqu'à en souhaiter de mourir. En vérité, quel roman jamais ou quel poème pourrait me troubler ainsi?

Non vraiment, rien n'est aussi beau que l'unique, ce qui ne fut qu'une fois, ce qui ne fut connu que d'un seul. Mais enfin, dites-vous, cela est inexprimable, et ne peut donc pas servir dans l'art. Inexprimable, certes, et je ne songe pas à le nier. C'est l'éternel tourment des plus grands artistes d'essayer en vain de l'exprimer, précisément parce qu'ils se rendent bien compte que c'est cela surtout qu'ils voudraient pouvoir nous dire, que c'est cela surtout qui est beau. Mais tous les mots de la langue humaine, dans leur froide généralité, les trahissent infailliblement; et en définitive ils ne font toujours que s'écrier comme l'infortuné roi de Thèbes : triple chemin! ombreux vallon! bois de chênes! sans jamais pouvoir nous dire ce que fut pour chacun d'eux ce bois de chênes, ou ce chemin, ou ce vallon.

Voici, pourtant, la vérité : si l'art ne pouvait susciter en nous que ce qu'il exprime, son effort vers l'individuel, où je vois la beauté suprême, resterait, en effet, toujours inachevé. Mais ce qu'aucun art au monde ne saurait exprimer, il le suggère. Entendez-moi bien. Ce qui est personnel à l'artiste, la suggestion elle-même ne saurait le révéler à autrui. Mais parfois, en nous racontant ses songes inintelligibles, comme font au matin les gens simples, il fait se lever en nous, sans le savoir, nos propres songes, et c'est assez. A chacun les siens. Entre la terre et les cieux flottent assez de fantômes, tous différents, tous beaux, pour en peupler et enchanter toutes les solitudes.

\* \* \*

Tenez-moi donc pour quitte si je parviens seulement à expliquer pourquoi les souvenirs de notre enfance sont bien plus émouvants que tous les autres.

Il me semble, d'abord, que les impressions de nos sens étaient alors beaucoup plus vives. C'est trop peu dire, ces impressions étaient tout autres. Comme un décor de théâtre qu'on a connu tout neuf et qu'on revoit après vingt ans, le monde entier s'est lentement défraîchi et décoloré. Quelle main a donc terni une à une toutes les fleurs des champs, les coquelicots et les bluets, les tapis de gazon parsemés de boutons d'or et de pâquerettes? Même les groseilliers, tels que je les vis en ce temps-là, fourmillant de grappes vermeilles, sont des choses dont il me souvient, mais qui certainement n'existent plus sous le soleil. Les fabuleux

cerisiers surtout, où sont les cerisiers d'antan? Le beau temps des cerises, dont parle la chanson, ne reviendra plus jamais. La Nature a pris insensiblement le triste goût des grandes personnes, elle n'ose plus mettre sur de vrais fruits des couleurs et des vernis si invraisemblables. Les fidèles copies des cerises d'autrefois, que les plus belles dames portaient fièrement sur leur tête, paraîtraient maintenant ridicules, d'un éclat exagéré. C'est pourquoi on ne les rencontre plus que sur le chapeau des villageoises, qui n'y regardent pas de si près, ou plutôt qui se rappellent mieux que les gens des villes les choses de leur enfance.

Mais ce ne sont peut-être ni nos yeux ni les choses qui ont changé. Il se pourrait bien que l'Univers parût tellement plus beau aux enfants pour une autre raison, que je vais vous dire.

Dans un de ses sermons les plus émouvants, Newman expose cette idée, que la résurrection des morts au dernier jour, qu'espèrent les chrétiens, n'est pas une chose plus incroyable que ne serait, pour quelqu'un qui ne l'aurait jamais vu, le réveil de toute la Nature après le morne et long sommeil de l'hiver.

J'ai entendu quelquefois critiquer ce sermon magnifique, où l'on ne prétendait voir que le développement oratoire d'une comparaison boiteuse, sans valeur au point de vue scientifique. Ce n'est pas du tout mon avis. Evidemment, les hommes de science qui font si bon marché de la pensée de Newman s'imaginent qu'ils comprennent comment l'arbre bourgeonne au printemps. En quoi ils sont dupes de la plus fallacieuse des illusions. Nous ne comprenons rien et ne comprendrons jamais rien des choses de la vie. Et la raison en est que nous ne pouvons rien comprendre d'aucune chose, du moins d'aucune chose réelle. Nous comprenons un peu les choses tranquilles, celles où il ne se produit aucun changement, les figures des mathématiciens si vous voulez, et leurs nombres. Et encore j'en doute. Peut-être ne faisons-nous, même là, que constater, constater les propriétés de l'espace par exemple, sans jamais apercevoir leur nécessité, sans donc jamais les comprendre. On ne sait même pas, et on ne saura jamais, pourquoi la ligne droite est le chemin le plus court. En tout cas, comme ces belles choses tranquilles n'existent pas réellement, ni celles-là ni aucune autre, même si nous les comprenions nous ne comprendrions encore rien de réel. Tout ce qui existe vraiment change sans cesse. Comprendre une chose véritable ce serait savoir pourquoi quelque chose qui change devait changer. Mais cela nous est interdit, et à jamais. On peut bien avoir observé qu'une chose arrive avant une autre, on peut aussi penser, et même avoir quelquefois raison de penser, que la première de ces choses-là est cause de la seconde, obligeait la seconde à survenir, mais de voir qu'il en est réellement ainsi, c'est impossible. Or cela, et cela seulement, ce serait comprendre quelque chose. On dit ordinairement qu'en dépit de la science il reste au monde des mystères; la vérité est que tout est et reste mystère, et que nous n'avons l'explication scientifique de rien.

Mais de toutes les différentes méprises auxquelles succombe l'esprit quand il croit posséder une explication de la Nature, la plus naïve assurément, et en même temps la plus étrange, est celle de l'habitude. Nous cessons de nous étonner, nous croyons comprendre une chose, quand elle nous est devenue familière, quand nous l'avons vue souvent. Tel est précisément le cas dont il s'agit ici. Pour avoir assisté d'innombrables fois au miracle grandiose du printemps, nous ne croyons plus que ce soit un miracle. De là l'objection qu'on a faite au raisonnement de Newman. On pense naïvement qu'il compare une chose compréhensible à une autre qui ne l'est pas. En fait, elles sont incompréhensibles l'une et l'autre. Ce que Newman compare, c'est un miracle familier à un miracle qu'on n'a jamais vu. Et je trouve la comparaison excellente : ce qui est également incompréhensible

**Vendredi 27 janvier**

TIRAGE

de la 1<sup>re</sup> tranche 1939

de la

**LOTÉRIE COLONIALE**



56.200 lots de 100 à 10.000 francs

60 lots de 25.000 à 100.000 francs

Trois lots de 250.000 francs

**GROS LOT : UN MILLION**

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhaus**  
**Confiseur**

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

**CADEAUX :**

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

La bière  
du connaisseur  
exigeant



Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

**G. Aurez-Miévis**

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67  
Compte Chèques 4067  
Registre Commerce Bruxelles 19685

**BRUXELLES**

**Galerie BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

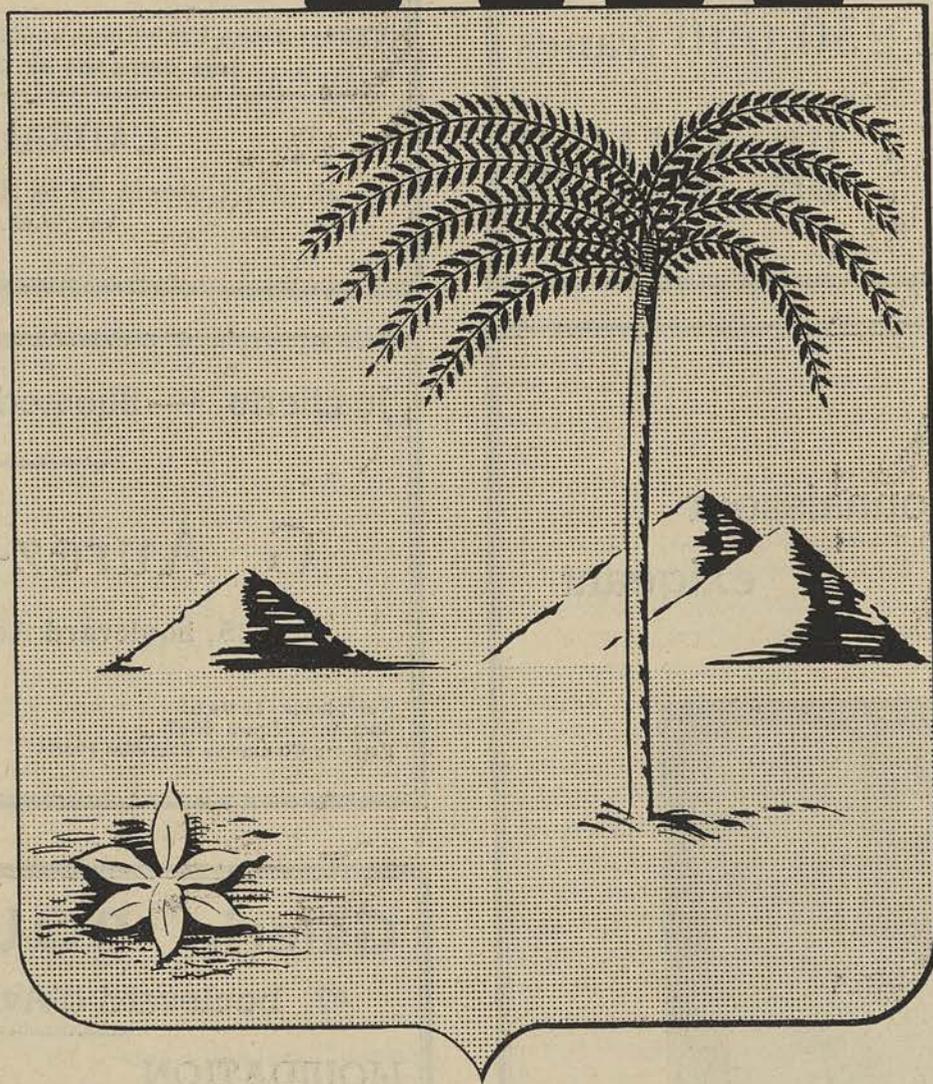
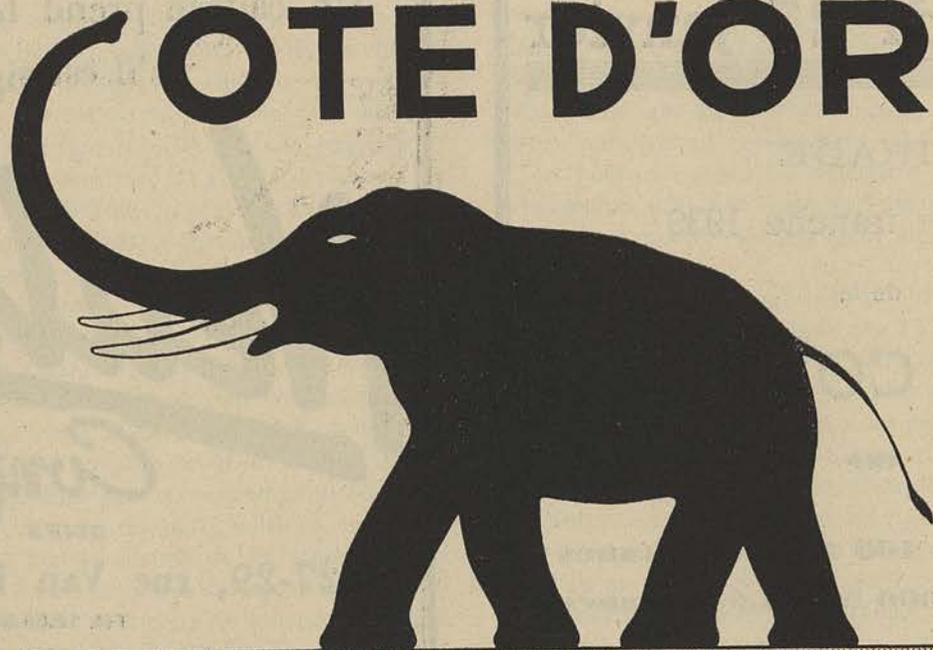
LIQUIDATION

**La maison du TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

# ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

sible est également incroyable. J'entends bien : nous avons tous vu l'éclosion du printemps, et sommes donc obligés de la croire possible. Mais justement, Newman suppose quelqu'un qui ne l'aurait jamais vue. C'est ce qui rend sa comparaison non seulement très bonne, mais parfaite.

Le grand Newman passe pour avoir cultivé parfois le paradoxe ; c'est le reproche qu'on fait ordinairement à tous ceux qui ont l'esprit plus juste et plus fin que la plupart des hommes. Le plaisir auquel je viens de me laisser entraîner, en prenant un moment son parti, ne m'a pas fait oublier ce que je voulais dire. Je voulais seulement parler de l'immense émoi qu'éprouverait, selon Newman, celui qui n'aurait jamais vu de printemps ni d'été, et qui assisterait à ce spectacle de la terre noire et silencieuse se couvrant soudainement de feuillages, de fleurs et de fruits, et remplissant l'air de parfums et de chants d'oiseaux. Celui-là croirait que l'Univers est enchanté, et le cœur lui en battrait comme aux Corybantes dans les mystères.

Eh bien, car c'est là que je voulais en venir, ce visionnaire d'un monde enchanté, que suppose Newman, et qui n'est, dans son idée, qu'un personnage imaginaire, il existe réellement : c'est l'enfant. L'enfant a vu précisément ce dont nous parlons : il y eut pour lui un printemps, et il y eut un été, où il vit pour la première fois l'azur charmant du ciel, les gazons verts, les mille fleurs des jardins et des champs, les arbres chargés des plus beaux fruits, et les buissons mêmes remplis pour lui d'éblouissantes friandises. Après un long hiver peut-être, où l'aspect rude et sévère des choses a dû lui paraître le vrai visage du monde, il en a vu un jour, pour la première fois, l'incomparable sourire.

Or, il n'est pas croyable que l'émerveillement que lui causa une si prodigieuse aventure se soit de sitôt effacé de son souvenir. Assez longtemps, je pense, l'émoi qu'il en a ressenti est resté dans son âme, le disposant à concevoir et à attendre des bonheurs dont nous n'avons pas l'idée, surtout à éprouver une joie beaucoup plus grande que la nôtre en revoyant chaque année les belles choses qui lui avaient causé d'abord une surprise si profonde et tant de plaisir. Pour voir le ciel et la terre comme les voit un enfant, il n'est donc pas nécessaire, peut-être, d'avoir des yeux fort différents des nôtres ; il suffit d'être si près de la nouveauté des choses, qu'on s'en souvienne encore. A qui se rappellerait avoir vu la création du monde, et au fond c'est cela, tout jardin serait le jardin d'Eden.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, parmi les impressions que les objets font sur nos sens, ce sont les couleurs surtout, me semble-t-il, et en général les impressions de la lumière, qui sont si étrangement plus vives chez les enfants que chez nous.

Interrogez votre prochain, à quelque génération qu'il appartienne, il vous dira qu'il n'y eut de vrais étés pleins de soleil qu'au temps de ses premières années. A l'en croire, les belles saisons ont toujours décliné depuis lors, et ne sont plus que grisaille en comparaison de ses souvenirs. Pourtant, les météorologistes lui prouveraient sans peine que ses observations ne correspondent pas aux leurs.

Quant à moi, tout ce que je sais, c'est que les jours de soleil étaient accablants en ce temps-là. Les routes d'un village à un autre, d'ailleurs interminables, beaucoup plus longues qu'aujourd'hui, achevaient de vous désespérer par leur aveuglante blancheur. L'ombre était aussi plus noire. Ou plutôt il n'existe plus rien de ce genre. Voyez-vous encore votre ombre, près de vous, sur le chemin ? De tous les petits compagnons de mon enfance, celui qui m'était le plus familier c'était mon ombre. Comme je l'ai regardé, celui-là ! tantôt à ma gauche, tantôt à

ma droite, me suivant ou me précédant, mais ne me quittant jamais. Il se moquait de moi, me contrefaisait de toutes les manières, m'allongeant ou me rapetissant de façon absurde, me disproportionnant aussi, me prêtant soudain des jambes grêles et qui n'en finissaient pas, ridiculisant jusqu'à mes vêtements et mon chapeau. Dans les commencements il m'était cher, je l'estimais, mais j'ai fini par le prendre en grippe. A force de le fréquenter je l'ai connu trop bien. A mesure qu'il grandissait il me paraissait devenir plus malin et plus agile, ce qui ne me plaît guère. A la longue j'ai su tout ce qui se passait dans son cœur sournois. J'ai deviné combien il avait volé de pommes et de poires, comment il devenait capable de mensonges, puis d'autres choses plus laides encore, et j'en rougissais pour lui, je ne sais pourquoi. Vers le temps où il disparut nous étions brouillés tout à fait. Je ne le regardais plus qu'avec une secrète malveillance. Quand il me précédait, je tâchais de marcher sur lui. Je finis par lui crier : « Va derrière moi, vilain démon, tu n'as déjà plus les pensées de Dieu, mais celles des hommes ! »

Ensuite je ne l'ai plus revu, si ce n'est de loin en loin peut-être, un moment, ou bien sa silhouette était trop vague toujours et trop pâle, en sorte qu'elle n'a plus attiré mes regards. Quel est donc ce conte où il est question d'un homme qui avait vendu ou perdu son ombre ? La vérité est que nous l'avons tous perdue. Il n'y a que les enfants qui soient dans assez de soleil pour voir si nettement et si souvent leur ombre et l'ombre des choses, surtout pour y être si attentifs, pour en être frappés comme ils le sont. Si c'étaient les enfants qui font les mots, ils en inventeraient beaucoup comme en inventait Homère, qui vécut toute sa vie, lui, dans les pays de grand soleil. Quand ses héros parlent de leurs lances, ils ne disent pas « une longue lance », ils disent « une lance dont l'ombre est longue », *δολιχόσκιον εγχος*.

\* \* \*

De fait, pour retrouver la lumière de notre enfance, c'est au pays d'Homère qu'il faudrait aller. Puisqu'ils voient des choses tellement plus belles, les enfants : pour voir comme eux, me semble-t-il, il n'est que d'aller où les choses sont réellement beaucoup plus belles que chez nous, au pays d'Homère comme je disais, ou en Italie, ou simplement en Provence.

Ce n'est pourtant pas la réflexion qui m'a appris cela, c'est l'expérience même, et une expérience sincère, à laquelle j'étais loin de m'attendre.

J'étais encore beaucoup plus jeune qu'Hannibal quand je franchis les Alpes pour la première fois, d'ailleurs sans armée, sans éléphants, sans aucun projet de bataille, mais plein du souvenir de toutes les batailles passées, bien décidé à y rêver dans toutes les plaines où il s'en livra. Eh bien, j'ose à peine le dire, mais je n'avais pas fait vingt pas sur la terre sacrée, que tous mes souvenirs classiques étaient oubliés. Un charme tout autre s'était emparé de moi que je ne parvins pas d'abord à définir, et dont la nature ne m'apparut très clairement que dans la suite, petit à petit. C'était le sentiment étrange d'avoir non pas quitté mon pays natal, mais d'y être enfin revenu après de longues années.

Je n'oublierai de ma vie ma surprise. Je reconnaissais mes étés d'autrefois, au grand complet, avec les vieux murs vibrant de chaleur et de lumière, les ronds de soleil dansant au pied des arbres, les grandes ombres subites courant sur la campagne comme un froncement de sourcil sur le visage resplendissant du jour. Je retrouvais les fleurs luisantes, les fruits vermeils qui semblaient peints de la pourpre de Tyr, le fourmillement des insectes dans les sentiers poudreux, les vrais papillons et les vrais

insectes partout, tous les bourdonnements et tous les parfums de mes premiers paradis.

En vérité, la chanson de Mignon : *Connais-tu le pays?* est la plus belle chanson du monde, elle exprime nos plus profonds regrets, et en dit le remède. Ce que nous poursuivons les bras ouverts durant toute la vie, que nous le sachions ou non, ce sont les éblouissements de notre enfance. Eh bien, je vous l'assure, ils sont toujours là-bas, ils sont là où Mignon voulait retourner. Pour nous comme pour elle, la hantise des rivages méditerranéens est une nostalgie, une nostalgie au sens propre, l'incoercible désir du retour à la maison et aux jardins paternels.

\* \* \*

Ce que j'ai reconnu aussi, tout de suite, au pays de Mignon, c'est la physionomie changeante des heures. Chaque heure du jour a son air particulier, par quoi elle ne ressemble à aucune des autres. On dirait que les poètes ne savent pas cela. Ils ressassent éternellement la litanie des différentes saisons; mais quel poète a fait la litanie des heures, qui serait un si beau poème? Les enfants pourraient le faire, si seulement ils savaient écrire. Ils voient exactement les détails infimes dont tout est fait, l'imperceptible rien qui nous échappe. Ce sont des grands contemplatifs, ils ne sont pas distraits comme nous par l'intérêt et par l'action. Au reste, s'ils connaissent si bien les nuances fuyantes des heures, c'est aussi qu'elles s'égrènent beaucoup plus lentement sous leurs yeux.

Il ne me souvient plus que de quelques-unes. Ce que je sais encore, par exemple, c'est que *onze heures* était quelque chose de particulièrement heureux, l'apogée du matin, l'attente alerte du triomphal midi, plus heureux que midi même. *Trois heures* m'attristait. Une déception était dans l'air, le loisir devenait ennui, le travail se changeait en peine; même le peintre sur son échelle, où tantôt il sifflait si joyeusement, était devenu silencieux.

Ce qui me charmait le plus peut-être, quand du collège j'étais renvoyé chez moi pour quelque impertinence, c'est qu'alors m'étaient révélées des heures que je ne connaissais pas, ou que je connaissais imparfaitement, parce que je ne les avais pas assez contemplées. Les bruits de la rue m'étonnaient; pendant que les autres enfants étaient à l'école, l'enclume du forgeron rendait un son particulier; d'ailleurs les allées et venues des gens étaient autres réellement que celles qui m'étaient familières. Il faut dire aussi que ma petite ville, à cette époque lointaine, était comme faite exprès pour contenter la curiosité d'un enfant. Les artisans avaient encore à leurs maisons ces portes dont la partie supérieure restait ouverte tout l'été. On n'avait qu'à se pencher pour être chez eux, pour assister de tout près à leurs humbles travaux, qui sont la poésie même, puisqu'ils sont antiques comme le monde. On voyait le cordonnier tirant le ligneul d'un geste éternel, le vieux tailleur fixant son regard sur le chas de l'aiguille qu'il veut enfiler. Même dans la maison de mes parents, où je surgissais à l'improviste, tout me paraissait singulier. Ni eux, ni leurs servantes, ni leurs bêtes, ne faisaient à ces heures-là ce que j'avais accoutumé de voir, et c'était un plaisir délicieux pour moi de surprendre comme des secrets ces fragments de leur calme journée auxquels j'étais resté étranger jusqu'alors.

Où en étais-je? Je voulais dire qu'on retrouve aux pays de grand soleil l'émouvant visage des heures. Mais je me suis égaré un peu, me semble-t-il. Pour suivre mon idée je devais parler d'atmosphère, de couleurs, de lumière. Au lieu de cela je vous entretiens des gens de ma petite ville... La rêverie a de ces caprices, on sort de son sujet sans le savoir. Pour me permettre d'y rentrer, sans avoir à revenir sur mes pas, songez du moins à l'heure la plus lumineuse de toutes, à Midi, roi des étés.

Le souvenir que j'ai gardé de midi, tel qu'il était en mon

enfance, est surtout le souvenir d'une solitude; plus même que la lumière et la chaleur, c'est la solitude de cette heure-là qui m'impressionnait, les rues désertes sous un ciel éclatant, les places agrandies par le vide et le silence. D'ailleurs j'ai eu plus souvent que je ne voulais l'occasion d'observer ces solitudes de midi. C'était l'heure des retenues. Dans le préau où je me morfondais, j'étais seul avec l'hirondelle refaisant sans répit son tour de cloître, seul avec la capricieuse poussière promenant au ras du sol ses légers tourbillons.

Encore une fois, ce sont là des choses qui ne frappent que les enfants; aussi n'ai-je reconnu mes midis solitaires qu'aux pays où le soleil, exagéré lui-même, exagère tout, faisant voir tout en grand, précisément comme nous le voyions dans notre enfance. Je vous le dis au risque de vous faire sourire, la mélancolie de ma pauvre cour de collège pendant l'heure la plus chaude du jour, je ne l'ai retrouvée, plus tard, qu'aux solitudes étincelantes de Ravenne ou aux désert de Latran.

Je sens bien que des rapprochements de ce genre doivent paraître étranges, et cela m'ennuie. Mais il est malaisé de faire entendre ces délicates choses de la rêverie, qui sont pourtant le vrai fond de nos impressions esthétiques. D'ailleurs ma gêne date de loin. Comme on me demandait un jour, dans un Convito, pourquoi donc j'aimais tant les pays de soleil, j'eus la témérité de répondre ce que je vous disais tantôt : que je retrouvais là tous les souvenirs de mon enfance. On s'étonna, naturellement, puisque en vérité je devais reconnaître n'avoir séjourné jusqu'à l'âge d'homme que dans les tristes brumes du Nord. Après un moment de silence, j'abandonnai mon propos, trop compliqué, je le sentais bien, pour un propos de table, et parlai d'autre chose. Et voilà que, m'en expliquant aujourd'hui à loisir, je me sens interdit comme alors par la difficulté de me faire comprendre. Mais enfin, ce qui est difficile mérite seul d'être essayé, *χαλεπα τα καλα*.

Tout le monde sait, pourtant, qu'aux pays chauds le milieu du jour est par excellence l'heure de solitude. Cela est même si vrai, que midi, dans ces belles contrées, comme chez nous minuit, est l'heure des fantômes. C'est à midi que saint Paul fut terrassé sur le chemin de Damas. Toutes les visions racontées aux Actes ont d'ailleurs lieu dans l'accablante lumière du soleil. Pareillement chez les auteurs profanes. C'est à midi, selon le récit de Tacite, qu'un proconsul, errant seul sous les portiques déserts d'Adrumète, vit un spectre de taille surhumaine qui lui annonça l'avenir.

Il est remarquable aussi que Dante choisit cette même heure de midi pour les seules manifestations proprement spectrales racontées par lui dans son Purgatoire. C'est lorsqu'il vient d'atteindre, en compagnie de Virgile, la deuxième terrasse circulaire du mont sacré. Et voyez comme le poète souligne dès l'abord l'extraordinaire solitude qui y règne à ce moment. L'immense esplanade semble vide d'habitants, pas une âme à voir; si bien que Virgile, tout étonné, murmure : « Si nous devons demander ici notre chemin à quelqu'un, je crains que nous n'ayons bien longtemps à attendre ». Les commentateurs de la *Divine Comédie* ont cherché toute sorte de savantes raisons pour expliquer cette solitude du deuxième Cercle, où sont punis les envieux. C'est simplement, selon moi, qu'il est midi. On ne voit pas les âmes parce qu'elles font la sieste. Je ne le dis pas pour vous égayer, mais parce que c'est vrai. S'étant mis en marche vers la montagne, les deux poètes distinguent petit à petit, en approchant, des groupes d'âmes enveloppées de leurs manteaux, couchées ou accroupies au pied des roches. Il me semble évident que Dante se souvient ici de quelque place déserte de Florence ou de Vérone, vers midi, où l'on n'aperçoit que des fainéants çà et là, dormant dans l'ombre étroite des murs.

Or, pendant tout le temps que Dante et Virgile cheminent à travers la plaine torride, ils sentent voler vers eux dans l'air brûlant, mais sans les voir, des esprits qui leur jettent en passant quelques mots mystérieux :

« La première voix qui passa en volant cria : *Vinum non habent*, et l'alla répétant derrière nous. Et avant qu'elle se fût assez éloignée pour qu'on ne l'entendît plus, une autre voix passa en criant : *Je suis Oreste*. Et comme l'autre, elle ne s'arrêta pas.

\* \* \*

Avant d'en finir avec ces impressions d'été, si particulièrement grandes parmi nos souvenirs d'enfance, que pour en trouver l'équivalent plus tard, il faut se faire pèlerin du soleil, comme dit Pierre Goemaere, s'avancer jusqu'aux portes de l'Orient et le plus près possible d'Eden, je voudrais illustrer mon propos par un seul exemple encore, plus significatif peut-être que tous les autres.

Dans mes premières promenades j'ai été beaucoup frappé, comme la plupart des enfants sans doute, par le cri du grillon dans les blés. On l'entendait souvent tout près de soi, sans le voir, sans jamais parvenir à le voir; au moment où on croyait le saisir, en faisant vers lui un pas de plus, il se taisait subitement, et tandis qu'on scrutait la terre autour de soi, il recommençait à chanter ailleurs, très loin parfois, remplissant de vibrations sonores toute la campagne. Le grillon était un des grands mystères du soir, à l'heure où les enfants, devenus silencieux, se sentent frôlés déjà par les divinités de la nuit.

Eh bien, pour entendre encore chanter les grillons comme alors, je vous le dis en vérité, il faut, quand on est grand, entendre chanter de vraies cigales. Je ne sais si nous devenons un peu durs d'oreille en grandissant, mais c'est ainsi. C'est à Delphes, dans la vallée du Pleistos, que j'entendis pour la première fois de ma vie ces voix stridentes de l'été. Et j'en fus étrangement troublé. Pour parler comme Dante, je m'arrêtai tout éperdu, *tutto smarrito m'arrestai*. C'est que de nouveau le prestigieux passé, le passé enseveli, se levait en moi. Aucun parfum même, aucune musique n'avait jamais, me semblait-il, soulevé si brusquement le linceul de mes plus anciens souvenirs, et fait sauter d'un coup toutes leurs bandelettes.

*Tutto smarrito m'arrestai...* Pour m'être rappelé que j'avais quelquefois écouté le grillon dans nos champs? Mais non! vous n'y êtes pas. Le souvenir est tout autre chose. Se souvenir ce n'est pas penser ou dire, comme le pigeon de La Fontaine « telle chose m'advint », c'est la revivre. Quelques notes d'une vieille chanson, un souffle qui passe chargé des senteurs d'autrefois, le cri d'un insecte sous l'herbe, un rien comme ceux-là ou moins encore, en touchant un moment notre âme y fait surgir, on ne sait d'où, avec tout ce que nous y avons perçu, senti, pensé, un fragment insigne du temps que nous croyions anéanti à jamais. Notre âme est comme un palimpseste où parfois, sous l'influence de quelque subtil réactif, reparassent tout à coup des pages entières d'une écriture depuis longtemps abolie. Ce sont là certes des instants divins, quoique inconnus des gens frivoles. Mangeons et buvons, disent-ils, croyant goûter des plaisirs plus réels que les nôtres. Ils n'entreignent comme nous, pourtant, que l'image des choses, ils n'en possèdent comme nous que les frêles apparences, mais ils ne savent pas les plus émouvantes et les plus belles.

*Tutto smarrito...* D'ailleurs, il y eut autre chose dans mon trouble, quelque chose de plus mystérieux encore que le souvenir personnel. En continuant d'écouter comme je faisais, pour la

première fois, les antiques cigales, je me rendis compte petit à petit, mais très clairement, que leur chant monotone, bien que je ne l'eusse jamais entendu jusque-là, m'était plus familier, au fond, infiniment plus familier, que le chant du grillon dans nos blés. Cette impression étrange, que j'avais ressentie déjà à propos d'autres choses, et que je n'éprouve jamais sans une indicible surprise, l'impression, veux-je dire, qu'il nous arrive de reconnaître ce que pourtant nous percevons pour la première fois, s'imposa à moi ce jour-là, dans la sainte Hellade, avec la plus saisissante évidence. En vérité, nous savons plus de choses encore que toutes celles que nous avons apprises, nous avons des souvenirs plus lointains que ceux de notre enfance, des souvenirs plus anciens que nous-mêmes...

Ainsi, tout en rêvant aux bords du Pleistos, je finis par y philosopher. C'est pourquoi je crois que je n'aurai pas perdu mon temps auprès des cigales, si ce qu'en disaient les Athéniens est vrai. Car ils disaient que les cigales, quand elles ont trépassé, sont chargées d'aller dire aux Muses, dont elles sont les prophétesses, quels sont, parmi les hommes, ceux qui ont particulièrement honoré chacune des neuf sœurs divines. A Terpsichore elles signalent ceux d'entre nous, qui au lieu de dormir à l'heure chaude de midi, comme font les rustres, ont eu le courage de danser en chœur pendant qu'elles chantaient. A Erato elles font rapport sur ceux dont les choses de l'amour furent l'occupation principale; et aux autres de même. Mais à Calliope l'aînée, et à sa cadette Uranie, elles indiquent les hommes qui passent leur vie à philosopher. Je pense bien que les cigales qui m'ont vu songer sous les oliviers de Phocide ont fait sur moi, aux plus grandes des Muses, un rapport extrêmement favorable, me dédommageant ainsi au centuple de vos injustes sourires.

GASTON COLLE.

---

## Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

20<sup>e</sup> ANNÉE

ET

## Grandes Conférences Littéraires

12<sup>e</sup> ANNÉE

La prochaine conférence sera faite :

le **samedi 4 février**, à 5 heures (Salle Patria)

par

**M. Pierre Bonardi**

SUJET :

**Franco, dictateur inconnu**

---

Des cartes (10 et 20 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

---

## D'où vient l'Allemagne?

Lorsque, devant un grand phénomène historique, une révolution comme le national-socialisme, l'opinion s'indigne et s'effraie, l'historien, lui, cherche à comprendre, expliquer. Mais il ne saurait se contenter d'explications immédiates. L'enchaînement des faits l'oblige à remonter aux causes les plus lointaines. Le passé n'est qu'une partie de l'histoire. Celle-ci vient de sources primitives, de sources obscures qui jaillissent du fond du temps; elle pousse sur nous les énergies du passé, elle nous entraîne avec le passé dans l'avenir. L'histoire de chaque peuple est ainsi traversée d'un bout à l'autre par quelques grandes lignes de force qui suivent les directions constantes. C'est sur elles qu'il faut replacer les événements contemporains, si l'on veut calculer leur portée et saisir leur sens.

### La géographie

Telle est la méthode que je me propose d'appliquer au national-socialisme. Avant de nous demander : Où va l'Allemagne? il s'agit de nous demander : d'où vient-elle?

Pour cela, il faut commencer par la géographie. « La géographie, écrit M. Ferdinand Lot, c'est la nature des choses. » Vérité que Napoléon avait déjà exprimée sous une autre forme : « La politique d'un Etat se trouve dans sa situation géographique. »

La situation géographique, la nature des choses fut toujours pour l'Allemagne une faiblesse. La terre allemande est sans cadre. Le peuple allemand n'a jamais trouvé des limites assez précises pour le fixer dans l'espace. Tandis que la France, comme le dit Vidal de La Blache, est une personnalité géographique, l'Allemagne, nation sans pays, n'a point de personnalité géographique : elle n'a qu'une personnalité de race et de langue.

Les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Atlantique, la Manche, voilà, pour la France, des limites précises, des frontières solides, un vrai cadre naturel. La France n'est ouverte qu'au nord-est, et c'est la brèche par laquelle elle se trouve avec l'Allemagne en perpétuel conflit, la brèche des invasions réciproques. Mais où sont les frontières naturelles de l'Allemagne? La carte nous montre deux barrières : au nord, la mer; au sud, les Alpes. Encore sont-elles inachevées. Le Danemark a poussé le coin du Jutland entre la mer du Nord contrôlée par les Anglais et la Baltique verrouillée par les Scandinaves. Quant aux Alpes, si l'Anschluss a permis à l'Allemagne d'atteindre et même de dépasser le secteur autrichien de cette frontière naturelle, reste le second, les Alpes suisses : le III<sup>e</sup> Reich est au Brenner, il n'est pas encore au Saint-Gothard. D'ailleurs, les passages alpins sont des canaux de communication et d'influence. Rien de plus aisé à franchir que le Saint-Gothard et surtout le Brenner.

Si, du nord au sud, l'Allemagne est prise entre la mer et la montagne, en revanche, à l'est et à l'ouest, elle est sans bornes. Il n'y a pour l'arrêter que des fleuves, mais un fleuve n'est jamais un obstacle, et puis auquel se fixer? Les Allemands ont dépassé le Rhin; encore le Rhin s'impose-t-il davantage comme limite que l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, la Duna. Voilà pourquoi l'expansion vers l'est, le *Drang nach Osten*, deviendra lentement plus forte que la poussée vers l'ouest. Au début, l'est, ce fut l'hiver et la faim qu'il fallait fuir, puis ce fut un immense et vague pays de mission chrétienne; aujourd'hui, c'est un pays de colonisation : la terre noire.

Ainsi, traversée de l'est à l'ouest par la route des grandes

invasions, l'Allemagne se trouve devant une fatalité naturelle. Lorsqu'elle est faible, elle est condamnée à être envahie; lorsqu'elle est puissante, elle est forcée d'envahir. Elle ne peut être que sujette ou impériale.

Voici un second fait : la race allemande est prolifique. Mais au nord où elle s'est d'abord rassemblée, la terre est ingrate, le climat est rigoureux. D'où la nécessité d'émigrer. Or, comme l'Allemand ne possède qu'une côte assez étroite sur la mer libre, comme il n'est pas né marin, et comme l'Allemagne est au centre de l'Europe, cette émigration sera forcément continentale. Elle se fera par établissement, *Siedlungen*. La race allemande a essaimé de tous les côtés. Elle a traversé le Rhin. Elle s'est infiltrée dans les vallées du Jura. Elle s'est établie dans celles des Alpes; elle a même descendu l'autre versant, au sud du Simplon, du Saint-Gothard, du Brenner. Elle a pénétré à travers les Hongrois et les Slaves, à travers la mer Noire, jusqu'à la Volga, jusqu'au golfe de Finlande. Elle a résisté aux assimilations malgré les distances et même dans les milieux les plus forts, parce que le lien qui unit les Allemands sans les réunir, n'est point celui de la terre, mais celui d'une communauté — *Gemeinschaft* — dont les éléments sont, encore une fois, la race, la langue, les traditions, les mœurs. Mais il est arrivé ceci : la formation politique de l'Allemagne fut jusqu'à présent trop lâche ou trop tardive pour que l'Etat allemand eût pu rejoindre le peuple allemand et faire corps avec lui. D'où un irrédentisme autrement grave que l'irrédentisme italien, puisque ses revendications portent, même après l'Anschluss de l'Autriche et celui des Sudètes, sur des populations qui appartiennent politiquement à presque tous les voisins de l'Allemagne.

Ici, nous avons à commenter cet autre fait géographique : l'Allemagne est le centre de l'Europe. Le III<sup>e</sup> Reich est en contact direct, au nord, avec le monde scandinave, au sud, avec le monde latin; à l'ouest, il est le voisin de la France, à l'est, de la Pologne; par le Danube il s'ouvre une large route vers l'Orient. Danemark, Pays-Bas, Belgique, Luxembourg, France, Suisse, Italie, Yougoslavie, Hongrie, Tchécoslovaquie — si l'on peut encore nommer cette mutilée réduite au rang de vassale — Pologne, Lituanie : le III<sup>e</sup> Reich a douze frontières terrestres avec douze Etats différents. Plus que jamais, l'Allemagne est, en ce jour, l'empire du milieu, le carrefour de toutes les civilisations et de toutes les influences, la plaque tournante de tous les chemins. Et cela pose aux Allemands eux-mêmes un problème de conscience. D'où un débat intérieur qui ne sera jamais tranché.

Quelle est la mission de l'Allemagne dans cette Europe dont elle est le centre? Doit-elle s'ouvrir à l'Europe, se sentir soi-même la nation européenne par excellence, le grand foyer de contacts, d'échanges et d'assimilations? Mais n'est-ce point courir le risque de se diviser, de se morceler, de disparaître? N'est-ce point sacrifier son indépendance? Et la mission de l'Allemagne ne serait-elle point, au contraire, de défendre, cultiver, illustrer son génie propre, de s'opposer, pour cela, s'il le faut, à l'Europe entière? Cette nation qui n'a point de frontières naturelles, qui est ouverte et pénétrable de tous les côtés, ne peut compenser la perméabilité de sa terre que par l'imperméabilité de son peuple. Son rempart sera fait, non de pierres et de ciment, mais de poitrines et de cerveaux. Et nous entrevoyons ici que l'Allemagne sera l'œuvre, avant tout, de la volonté humaine. Une volonté qui saisit un peuple, même malgré lui, l'unifie et l'organise, afin de poser des obstacles humains là où il n'y a point d'obstacles naturels : la ligne Siegfried. On voit déjà tout ce qu'il y a de tendu, d'artificiel — métaphysique et technique réunies — dans les efforts entrepris pour que ce peuple allemand acquière la conscience de soi-même. Mais on diagnostique en même temps à quelle antinomie intérieure son esprit est livré. Il ne la résout que par un acte

d'autorité. L'Allemagne sans chefs est vouée à l'anarchie; l'Allemagne avec des chefs est vouée à la conquête.

\* \* \*

Voilà ce que nous lisons et comprenons sans difficulté sur la carte de l'Europe. Mais penchons-nous maintenant sur la carte de l'Allemagne, et cherchons ce que sa structure physique peut nous apprendre de son histoire, sa politique et son esprit.

Cette structure, comparée à celle de la France, manque d'équilibre et d'harmonie. De même que l'Allemagne est, à l'extérieur, sans limites naturelles, de même elle est, à l'intérieur, sans unité. Formée de bandes parallèles, orientées de l'est à l'ouest, l'Allemagne est une terre de passage. Arc baltique, de la Lithuanie jusqu'au Jutland. Derrière l'arc baltique, de la Pologne à la mer du Nord, la vaste dépression que l'on nomme le sillon central, corridor des invasions, reliant les plaines russes à la France, l'Asie à l'Occident. Puis l'Allemagne moyenne, en bordure, de la grande plaine, de la Silésie à la Belgique, foyer d'intense activité agricole et industrielle, condamnée à la surpopulation. Enfin, l'Allemagne du Sud, bassin resserré entre les Vosges, les Alpes et les monts de Bohême, plaque tournante entre l'Allemagne du Nord et l'Italie, la France et les pays danubiens. A quoi s'ajoute maintenant l'Autriche, marche de l'Est — *Ostmark* — et seuil de l'Orient.

Cette configuration géographique a pour faiblesse essentielle l'absence de centre naturel. Autre contraste avec la France. Quand la France remonte ses fleuves, ceux-ci la ramènent à son point d'unité. Paris n'est pas seulement une capitale politique, il est une capitale géographique; c'est parce qu'il est une capitale naturelle qu'il est devenu celle d'un Etat. Mais, en Allemagne, presque tous les fleuves coulent, parallèlement, du sud-est au nord-ouest, cependant que le Mein va de l'est à l'ouest et le Danube de l'ouest à l'est, en sens opposé. Dans ces conditions, aucune ville ne s'impose plus qu'une autre. La capitale sera forcément celle de l'Etat dominant dans la multiplicité et la complication des Etats germaniques. Mais cet Etat n'est pas toujours le même. C'est pourquoi la capitale se déplace: Vienne, Francfort, aujourd'hui Berlin, demain peut-être Munich. Souvent, elle n'est nulle part. Elle se confond avec la résidence changeante et momentanée du chef. Il fut un temps où les empereurs, que l'on se renvoyait d'une ville à l'autre, étaient les fantômes errants d'une souveraineté nominale: on finit par reléguer leur chancellerie paperassière et impuissante à Goslar, au fond du Hartz, non loin du Brocken, évocateur de la *Walpurgisnacht*. Aujourd'hui, c'est Berchtesgaden, résidence privée du Führer — un simple chalet au flanc des Alpes bavaroises — qui tend à devenir la capitale effective du III<sup>e</sup> Reich. Cependant Berlin et Vienne étaient l'une et l'autre admirablement situées pour être des capitales, mais celle de la Prusse et celle de l'empire austro-hongrois, non celles du Reich: elles étaient pour cela trop excentriques, elles ne s'imposaient que politiquement; de fait, elles ne s'imposèrent pas plus longtemps que la dynastie des Hohenzollern ou la dynastie des Habsbourg. A cette heure Vienne n'est plus qu'une grande ville de province et Berlin semble au bout de son rôle.

Ainsi, l'unité de l'Allemagne, l'unification du Reich se fera moins avec la nature que contre la nature. Ce sera l'œuvre, encore une fois, de l'esprit et de la volonté: de l'esprit qui se fait une idée de l'Allemagne et de la volonté qui la réalise. On le lit sur la carte. Ce qui tient ensemble des régions si différentes, si disparates, c'est un remarquable système de voies de communication. Ce système s'adapte moins aux voies naturelles qu'il ne les complète, les modifie, les corrige. Il a pour but de raccourcir les

distances et de rapprocher les extrémités. Pour les chemins de fer l'Allemagne possède le réseau le plus dense du monde après le réseau belge, un réseau qui ressemble à une toile d'araignée: même dans la Bavière rurale, presque chaque point du territoire se trouve à moins de 5 kilomètres d'une ligne. L'Allemagne suit immédiatement la Belgique et la Hollande pour les voies fluviales: on peut dire que, jusqu'au port de Bâle — qui, ne l'oublions pas, est en Suisse — le Rhin est un prolongement de la mer; et bientôt le Rhin sera relié au Danube par un canal de grande navigation, cependant que Vienne, elle aussi, devient un port. Quant au trafic aérien de l'intérieur du territoire, il est le plus intense du monde. L'Allemagne emploie son génie technique à rassembler une terre sans unité autour d'un concept métaphysique. Elle impose à la nature un idéalisme hégélien et un impératif kantien.

### Le fond primitif

La géographie même nous oblige à revenir sur cette vérité essentielle: l'unité allemande a pour support non la terre allemande, mais le peuple allemand, c'est-à-dire une race — quel que soit le sens de ce mot dangereux — et une langue. « Où est la patrie de l'Allemand? » A cette question que se pose un lied populaire, le même lied répond: « Elle est partout où l'on parle l'allemand. » La nationalité allemande s'établit donc sur le *jus sanguinis*, non sur le *jus soli*, comme la nationalité française. Et ce principe nous découvre le fond primitif sur lequel l'Allemagne s'est construite et qui est la base du *Deutschum*.

Que, de tous les peuples européens, l'allemand soit demeuré celui où les caractères primitifs sont le plus apparent, où les forces affectives ont gardé le plus de puissance, ce fait me semble indéniable. Il y a là une constante. Il est possible que les Slaves soient encore plus proches des origines que les Allemands; ils le sont en tout cas d'une manière plus spontanée, naïve. Entre un *Bauer* allemand et un moujik russe, la différence de culture et d'intelligence est incommensurable. Ce que je veux dire n'est donc point que l'Allemand soit resté embourbé dans la barbarie, ni même qu'il soit en retard dans son évolution sur les Latins ou sur les Anglo-Saxons. Ce que je veux dire, c'est ceci: ni l'instruction, ni la civilisation n'ont eu pour effet de détruire, d'altérer, dans le peuple allemand, le fond primitif. Loin de s'en servir pour opposer la raison intellectuelle aux forces affectives et la sociabilité aux énergies barbares, l'Allemand a su employer l'instruction, la civilisation à entretenir et cultiver ce vieux fond. Pour cela, il a fait appel à la science, — à l'ethnographie, à l'anthropologie, par exemple, — à l'histoire, mais plus encore à la poésie, à la musique, à la métaphysique elle-même. Et il s'efforce de vivre ces notions, ces sentiments, ces mythes. Ce fut et c'est, maintenant plus que jamais, un acte de conscience volontée.

Pour le comprendre, il faut se rappeler que le peuple allemand a des réserves de vie, d'énergie intactes. Ces réserves se sont accumulées durant des siècles. Si l'Allemagne ne les a point dépensées encore, c'est que ce vieux peuple forme un Etat jeune et que l'effort politique, le plus coûteux et le plus usant de tous, n'a pas réussi encore à le fatiguer. Il a pu accumuler ainsi un potentiel qu'il commence à peine de transformer aujourd'hui en dynamisme politique. Il faut se rappeler ensuite que toute l'Europe n'est point également civilisée: civilisée, la Grèce le fut avant l'Italie, l'Italie avant la Gaule, la Gaule avant la Germanie, la Germanie avant les Slaves. Les Français ont une avance de quelque cinq cents ans sur les Allemands, les Allemands ont une avance de quelque cinq cents ans sur les Slaves. La civilisation a pénétré moins profondément l'Allemagne que la France; elle n'a jamais pris en Allemagne ce caractère intellectuel et

rationnel qui, en s'exagérant, arrive à user les forces affectives. Ensuite, il est certain que le christianisme n'a pas réussi encore à pénétrer jusqu'à la racine de l'âme allemande, qu'il n'a point réussi à opérer la synthèse, dans cet être antinomique et partagé, entre l'individu et la personne. Il faut se rappeler encore que, depuis le moment où il apparaît dans l'histoire, l'Allemand souffre d'un « complexe d'infériorité » vis-à-vis du plus civilisé — le Romain, le Latin, le Français — et que ce complexe le porte à se replier sur soi-même, à s'imposer par la force brutale, à se faire une supériorité de son infériorité : la barbarie. Il faut se remémorer enfin combien l'Allemand est attaché à ses traditions et à ses mœurs, combien sa mémoire est longue et fidèle : il est le peuple qui n'oublie rien.

Les forces affectives, primitives, ont, pour pénétrer à travers les siècles jusque dans l'Allemagne contemporaine deux grands canaux : celui du peuple et celui de la nature. Il est remarquable, et c'est encore une constante, que les plus hauts sommets de la pensée, de la poésie et de l'art allemands enfoncent profondément leurs bases dans la vie, les mœurs, les traditions, le langage populaires. Influence qui se fait sentir jusque dans les œuvres les plus monumentales ou les plus raffinées. Il y a là un phénomène d'endossement qui ne se retrouve pas en France avec une telle constance, une telle intensité. Point de rupture — pas même de langue — dans la littérature allemande, entre la poésie du moyen âge et la poésie la plus moderne, entre le lyrisme populaire et celui d'un Goethe, d'un Novalis, d'un Hölderlin : sous ce rapport, l'histoire du lied est significative. Pas de rupture non plus entre la langue littéraire et savante et les dialectes : la première s'est toujours réservé le droit de puiser dans les dialectes ce que le vieux Bodmer appelle des *mots-forces*. A leur tour, les dialectes ont gardé le privilège et la capacité de produire une littérature, de telle façon que dialectes et langue littéraire se confondent sur la limite. Mais le populaire, le *völkisch*, n'est pas autre chose que la persistance du passé, et du passé le plus lointain : la survivance des dieux dans la nature.

Il n'y a guère de peuples où le sentiment de la nature soit aussi généralisé et aussi fort que le peuple allemand. Que l'on me passe une formule un peu simple : le Français a le sentiment de la terre, l'Allemand a le sentiment de la nature. Entre terre et nature, quelle est la différence ? La terre est statique, la nature est dynamique. L'homme se soumet la terre, mais il est soumis à la nature. La nature, la nature allemande, nordique, il faut reconnaître qu'elle est singulièrement prenante, pénétrante, envahissante. Plus on s'avance vers le septentrion, plus on subit son charme mélancolique, sa tragique tristesse, son morne désespoir. Incantation, sortilège. Vieilles montagnes bleu sombre, aux fermes rondes et monotones ; fleuves lents et larges, au long et sourd murmure ; forêts au sol humide, où l'on se perd encore ; plaines au-dessus desquelles le ciel est immense, un ciel où le hasard fait des mondes et des monstres avec les nuages et les défaits avec le vent ; sables et bruyères ; et puis la mer aux falaises rouges, la mer froide, évocatrice du pôle. Cette nature s'impose à l'homme par sa douceur et par ses rigueurs, par ses insuffisances, ses forces et même sa stérilité. Il faut lutter contre elle sans jamais arriver à la vaincre, sinon par des moyens brutaux, techniques, par un corps à corps. Elle vous tient, mais elle vous échappe. Plus riche de nuances que de couleurs, pittoresque mais non plastique, grandes lignes et petits détails, c'est une nature musicale qui entraîne la nostalgie bien au delà de ses propres limites, vers l'extrême Nord ou l'extrême Midi, comme le sapin de Heine rêve d'un palmier sur une hauteur que la tempête a dénudée. Sur la nature du Midi, elle a cette supériorité de connaître d'abord l'hiver, c'est-à-dire la neige, puis les saisons intermédiaires, surtout ce *Vorfrühling*, ce « pré-printemps » qui est

la saison germanique par excellence. Elle associe l'homme à son intimité. L'Allemand vit beaucoup plus dans la nature, et d'une manière plus poétique, plus personnelle que le Français. Voilà pourquoi l'Allemand est un être tout pénétré de panthéisme affectif. Ce panthéisme forme le terreau où de vieux germes païens sont toujours prêts à sortir leurs pousses : nous assistons à ce phénomène aujourd'hui.

\* \* \*

La psychologie de l'Allemand est donc celle d'un être qui ne s'est jamais déraciné du fond primitif. Être affectif jusqu'aux révoltes de l'instinct, aux plus cruelles violences ; être romantique jusqu'à la plus naïve sentimentalité. Être qui n'a point encore réussi à s'unifier et où l'individu l'emporte sur la personne. Mais l'individu subit toujours très fortement l'attraction des grandes forces collectives et naturelles, celle de la masse et celle de la nature, l'individu porte en soi une tendance panthéiste. Il oscille entre le panthéisme qui peut aller jusqu'au suicide dans le peuple, la race, la nature, le cosmos, et le subjectivisme qui peut aller jusqu'à la négation du monde extérieur, jusqu'à regarder le monde extérieur comme une création du moi, une illusion.

Ainsi l'on passe du fond primitif à la métaphysique. Car l'Allemand est un métaphysicien bien plus qu'un philosophe, tandis que le Français sera toujours plus philosophe que métaphysicien. C'est que la métaphysique est la poésie de la philosophie. Or, l'Allemand est un être poétique. Il commence toujours par ce qui fut la première expression de toute race, de tout peuple : par la poésie. Encore un trait primitif. La société allemande ne peut pas vivre sans le lied, le peuple allemand ne peut pas vivre sans l'épopée. Mais il arrive un moment où le lied, l'épopée, la métaphysique touchent à l'inexprimable, cet inexprimable qui est l'atmosphère du paysage nordique : alors, il n'y a plus que la musique. La musique est peut-être le plus profond besoin allemand, parce que la musique dépasse les formes, les idées, diffuse l'âme dans un univers de sentiments et de sensations incomparables : l'idéalisme allemand se perd dans la musique comme un brouillard dans le ciel.

Mais voici que l'Allemand est ramené dans la réalité par son besoin de vivre ce qu'il pense, et ce qu'il rêve, et ce qu'il veut. Cet affectif est le contraire d'un intellectuel. Il ne donne son adhésion qu'à ce qu'il a éprouvé avec le plus d'intensité possible. *Erlebnis*, un des mots qu'il emploie le plus souvent, exprime cette tendance. L'Allemand a besoin que chaque chose soit pour lui un événement, une expérience. La nation, l'idée ne l'intéressent que si elles produisent un choc intérieur. Rien n'agit sur lui qui n'est pas une force, à quoi il ne puisse répondre par un jaillissement d'énergie. En religion, par exemple, il lui faut l'expérience mystique bien plus que la conviction dogmatique. En philosophie, il lui faut la représentation du monde, la *Weltanschauung*, bien plus qu'un système rationnel, une doctrine. En politique, il lui faut l'organisation qui permet la lutte et la conquête, bien plus que l'ordre qui rend simplement la vie possible et facile. Or l'Allemand est un être qui pratique l'action pour l'action, non pour le succès de l'action, comme d'autres pratiquent l'art pour l'art : « Au commencement était l'action », dit Faust. Il n'est pas optimiste de nature, mais pessimiste, car ce lutteur, ce guerrier, cet homme qui veut vivre ne craint ni l'échec, ni la défaite, ni la catastrophe, ni la mort. L'essentiel est de ne jamais s'arrêter, d'être la tribu en marche : encore un trait primitif qui aboutit à la philosophie du devenir, non à celle de l'être. Car l'être est statique, mais seul le devenir est dynamique. L'être est immortel, mais le devenir suppose la transformation. Voilà pourquoi

l'Allemand préférera toujours les héros aux dieux. En cela, c'est toujours le barbare qui se révèle. Et j'enlève à ce mot tout sens péjoratif.

Un autre trait du génie germanique, c'est le besoin de transcendance. On y peut retrouver également la sublimation d'un caractère primitif. L'Allemand est un défricheur, comme tous ceux qui ont dû peiner contre une terre ingrate, faire passer la charrue sur l'emplacement de la forêt, transformer le marécage en prairie et retrouver l'argile sous le sable. Il a pris ainsi l'habitude physique, puis mentale, de creuser, d'aller jusqu'au fond. C'est une qualité de paysan, mais en allemand paysan se traduit par *Bauer* : celui qui exploite, édifie. L'Allemand est ainsi devenu le travailleur qu'il est aujourd'hui. On peut même dire qu'il travaille trop. Travailleur consciencieux, qui applique son plan et sa méthode : conscience se traduit ici par *Gründlichkeit*, un mot dont la racine *Grund*, le fond, est encore une évocation de la terre que l'on creuse et à qui l'on fait produire malgré elle. Voilà donc l'origine de la transcendance germanique. Intérieure, elle produira des musiciens, des métaphysiciens, des poètes; extérieure, elle fera des techniciens, des organisateurs, des conquérants. Dans la recherche de l'absolu, elle produira Hegel, elle produira Wagner, elle produira Hitler.

Cependant, si haut que puisse monter le génie allemand, il est indéniable qu'il part de la matière. Il y a donc un matérialisme congénital au Germain. Et c'est encore un trait primitif. L'individu n'arrive jamais à se dégager complètement de la matière, la *personne* le peut seule : j'en reviens toujours à cette distinction fondamentale dans l'unité essentielle de l'homme, car elle éclaire une déficience de l'esprit germanique. Il est aisé de passer du matérialisme à l'idéalisme : question d'abstraction, de filtrage. Il est malaisé de s'élever du matérialisme jusque dans la spiritualité. L'Allemand devient idéaliste d'une manière quasi instantanée : il a de la peine à se transformer en un être spirituel. Peut-être parce qu'entre cette base et ce sommet manque l'étage de la raison. L'Allemagne a produit quelques-uns des plus grands mystiques de la chrétienté. Mais, jusque dans le mysticisme allemand, on distingue souvent une tendance à retomber dans la matière par excès d'action ou par une sorte de sensualité déviée. Car le matérialisme germanique n'est pas celui de la terre, mais celui du sang. Nous avons là l'origine du racisme actuel, ce mélange détonant de matérialisme et de mysticisme.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, il demeure que le peuple allemand est un très grand peuple. Race indomptable que les obstacles ont toujours stimulée, jamais arrêtée, dont la force d'expansion s'exerce dans tous les domaines et qui, dans tous les domaines, a su ouvrir des voies nouvelles. Il est compréhensible que, depuis des siècles, l'Allemand ait suscité à la fois la crainte, l'envie et l'admiration d'autres peuples. Jamais leur amour, car l'Allemand ne sait pas se faire aimer. Pourquoi? Parce que sa pensée, son tempérament, sa puissance affective l'opposent à presque tous les autres peuples, au latin surtout, au français. L'Allemand est un être qui n'aime, ni ne comprend la stabilité, l'ordre, le bonheur. La forme — *Gestalt* — provoque en lui l'impression qu'il y a dedans une force prisonnière et que, pour la libérer, il faut briser la forme. Il est fait de telle sorte que, dans tous les domaines, il éprouve la crainte, l'angoisse d'être enfermé, encerclé. *Etre* ne l'intéresse pas, mais *devenir*. Le résultat ne le passionne jamais, seulement l'effort. L'idée de perfection, la notion de définitif, l'idéal de paix et de tranquillité lui semble la négation de la vie. Il ne comprend ni l'équilibre, ni la mesure. Il est l'éternel errant,

l'éternel voyageur, la *Wanderer*. Il est, bien plus que le jacobin ou le bolchevik, le *révolutionnaire*, et c'est jusqu'à présent ce que la plupart d'entre nous n'ont pas compris.

GONZAGUE DE REYNOLD,  
Professeur à l'Université de Fribourg,  
Membre suisse de la Commission de Coopération  
intellectuelle de la Société des Nations.

(A suivre.)

## « Conscience de la Suisse »

par Gonzague de Reynold

« Les petites nations n'ont guère qu'une volonté négative. Ce qu'elles ne veulent pas, elles le savent très bien, elles le savent toujours. Elles savent mal, elles savent rarement ce qu'elles veulent. » Contribuer à « transformer cette volonté négative en une volonté positive », telle est la tâche que s'est proposée M. Gonzague de Reynold en écrivant *Conscience de la Suisse* (1). Encore que les principaux fondements d'une telle entreprise soient l'histoire et la géographie, et que l'une et l'autre se présentent bien différemment à la patrie de l'écrivain vaudois et à la nôtre, bien des leçons valables pour la Belgique pourraient être tirées de cet admirable ouvrage. Leçon, d'abord, de journalisme supérieur. N'est-il pas humiliant de penser que la manière dont M. de Reynold traite dans les journaux de son pays l'actualité politique soit devenue, de ce côté du Jura, presque inconcevable? Les quelques écrivains belges et français qui ont gardé le goût des idées générales et de la forme littéraire qu'elles appellent ont dû se résigner l'un après l'autre à prendre le ton de la vulgarisation, sous peine de perdre toute efficacité. Rien de plus plat, rien de plus épais et grossier que l'espèce de ratiocination au jour le jour qui a remplacé, dans presque toute la presse occidentale, la grande dialectique à la Veillot. On sent que le public auquel s'adressèrent les études qui composent *Conscience de la Suisse* a gardé le don de s'intéresser à la vérité, don qui n'a rien de commun avec les appétits manifestés par le lecteur de *Paris-Soir*. Le sentiment d'être suivi, d'être entendu, fût-ce par une minorité de personnes éclairées disposant de loisirs convenables, inspire visiblement à M. de Reynold cette aisance de l'élocution, cette noblesse de la pensée qui donnent tant de prix à ses écrits journalistiques. Il a bien de la chance...

Il est vrai que le dessein qu'il poursuit ne permettait point à son imagination de glisser, ni à sa plume. En bref, il s'agissait de dégager les conditions essentielles du salut public, telles qu'elles se présentent aux compatriotes et contemporains de l'auteur. Les désordres qui ont agité l'Europe, la peur qu'ils ont suscitée ont eu pour conséquence, en Suisse comme chez nous, ce phénomène non moins social que philosophique qui s'appelle la révision des valeurs. A Zurich et à Lausanne comme à Bruxelles et à Anvers on s'est demandé si, d'un jour à l'autre, tout ce qui fait le prix de la vie ne va pas être mortellement menacé, par l'écroulement de toute notre civilisation, et s'il n'existe pas un moyen de protéger nos esprits comme nos foyers contre un tel péril. Selon Gonzague de Reynold, ce problème se ramène à celui du « patriotisme inconditionné ».

(1) Ed. La Baconnière, Neuchâtel.

Chacun de nous doit être prêt à défendre, coûte que coûte, avec notre pays, les biens essentiels qu'il enferme. Mais on ne se fait tuer, au cours d'une telle défense, ni pour « l'unification du code », ni pour « l'impôt sur le vin », ni pour les privilèges des parlementaires, ni pour des questions de majorité, ni pour des résultats de scrutins, ni pour des poncifs cocardiens, ni pour l'amour du conformisme, ni pour « le règne de l'ennui et de la dictature de la médiocrité ». (Ces formules ne s'appliquent-elles pas exactement à la Belgique actuelle? La suite n'est pas moins exemplaire.) « *On se fait tuer pour quelque chose de plus.* »

Ce quelque chose, on peut lui donner le nom de rénovation nationale, « *Mais point de rénovation nationale sans programme, sans doctrine, sans principes, sans têtes pour les concevoir, sans hommes pour les appliquer.* » Les « messieurs de Berne » auxquels s'adresse Reynold sont préoccupés avant tout par les problèmes économiques, parce que les plus immédiats et les plus proches du terrain électoral. « *Mais (comme la plupart de nos gouvernants, à nous) ils ne voient pas que ces problèmes exigent d'abord une solution politique, et qu'à son tour une solution politique est impossible à trouver sans idées générales, sans doctrine, sans principes.* »

L'une de ces idées, vaguement aperçue par les réformateurs à l'eau de rose, est qu'« il faut des mythes » à l'imagination moderne; entendez par là qu'un peuple ne se sauve point sans un minimum d'enthousiasme, sans un minimum de foi. L'objet de cette foi et de cet enthousiasme, l'auteur de *Conscience de la Suisse* le découvre au fond de la piété patriotique dont sont animés ses concitoyens. En une suite d'articles merveilleusement lucides, où se perçoit le rythme d'une exaltation intellectuelle véritablement frémissante, il analyse ce sentiment. L'histoire des cantons helvètes montre quelle en est la base ou la source : le fédéralisme, ou volonté de vivre ensemble, séculièrement exprimée par les divers « pays » qui sont échelonnés dans « l'espace libre », compris entre les Alpes et le Rhin.

Longtemps — explique Gonzague de Reynold — l'esprit de cette alliance fut respecté par les « messieurs de Berne », dirigeants de la Confédération. Jusqu'en 1793 ils comprirent que la force de la Suisse ne réside pas dans son appareil administratif, mais dans l'intensité du patriotisme local et dans le caractère profondément naturel du pacte qui liait les Tessinois aux Genevois, les pays allemands aux romanches, les citadins aux montagnards. Hélas! nous vivons une époque où « la courbe de la civilisation s'infléchit », et où, dans tous les pays du monde, ce genre d'évidences, consacrées par l'expérience, justifiées par l'épreuve du temps, s'estompe dans la pensée et se dérobe à la sensibilité populaire! N'oublions pas que, contrairement à ce que croient les observateurs superficiels, « la barbarie n'est pas hors de la civilisation, mais dans la civilisation... »

Les faiseurs de constitutions ont voulu donc sacrifier la Suisse en la centralisant; de plus en plus, le particularisme y cède la place à l'esprit centralisateur, lequel découle directement du démocratism.

\* \* \*

Ici l'analyse de M. de Reynold devient littéralement passionnante. Le régime inauguré en 1848 fut une tentative de « cristalliser en Suisse la Révolution ». Mais, pour notre auteur, c'est là quelque chose de tout à fait contradictoire avec les traditions et les intérêts primordiaux de son pays. La démocratie, le système des partis, où il s'empêtra depuis un siècle, sont incompatibles avec le fédéralisme, dont il ne peut se passer sans dépérir. Heureusement, rien n'est moins éternel que les doctrines et les états de choses issus de l'idéologie jacobine — états de choses, doctrines parmi lesquels il faut compter la dictature et le tota-

litarisme, aboutissements de l'anarchie démocratique. Demain, à Berne comme à La Haye ou à Bruxelles, l'un des contrepoids qu'exige le régime électif pourra de nouveau jouer librement : ici, monarchie indépendante, là particularisme fédéral. « *Les régimes durent moins longtemps que les Etats, les Etats que les nations, et les nations que la nature.* »

L'un des caractères nécessaires de la Suisse renouée dont rêve M. de Reynold sera l'esprit chrétien. Cet esprit, qui a résisté, dans la patrie de Zwingli et de Calvin, aux déchirements de la Réforme, peut seul lui permettre de prendre conscience du choix qui s'imposera bientôt à toutes les nations européennes. A la lueur du racisme allemand, on le comprend mieux que jamais aujourd'hui : « le monde à venir sera ou chrétien, ou païen. » L'expérience de l'agnosticisme scientifique, tentée sur notre continent depuis au moins deux cents ans, a totalement échoué. Il est clair, pour qui sait voir, que l'énergie humaine s'est révélée radicalement irréductible aux impératifs de la « libre pensée ». Si l'on extirpe le christianisme quelque part, ce qui vient tôt ou tard à la place, ce n'est pas la religion des sans-Dieu, c'est celle des faux dieux : le sang, la race, la terre, l'Etat, la classe.

Bientôt, tout de même qu'au début de notre ère, on verra vingt peuples excités par des fanatismes contradictoires se jeter les uns sur les autres en Europe, au nom d'une foi plus puissante encore que l'instinct de conservation. Alors, que les petits pays prennent garde! Aucune des grandes puissances, devenues autant de grandes religions, ne fera plus un geste pour sauver leurs modestes et calmes voisines, menacées de disparaître dans la mêlée des islamismes, dans le tourbillon des barbaries. « *Plus jamais on ne fera tuer dix ou vingt millions de jeunes hommes, plus jamais on n'exposera au massacre la population civile, plus jamais on ne laissera dévaster un pays, ruiner un empire pour l'indépendance d'une nation à intérêts limités, comme on dit à Genève.* »

Dès lors, que devons-nous faire? Devenir forts. Et, pour cela, entreprendre cette rénovation grandiose à laquelle nous convie Gonzague de Reynold. Cette rénovation, ajoute-t-il, sera nationale, politique, sociale, intellectuelle, morale, religieuse. « *Ce que le libéralisme a voulu : la liberté personnelle, ce que la démocratie a cherché : le gouvernement populaire, ce que le socialisme promet : la justice sociale, essayer de le réaliser, mais par d'autres moyens.* » Et l'un de ces moyens, expressément désigné par notre auteur, n'est autre que l'éviction des partis et l'instauration du corporatisme.

A ce diagnostic et à ces prescriptions, valables pour la Suisse, il n'y a, si l'on veut les rendre applicables chez nous, — et si l'on fait abstraction du fédéralisme, conditionné par des traits proprement helvétiques, — pas un seul mot à changer.

ROBERT POULET.

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques

---



Ce nouveau portrait de S.M. le Roi Léopold III est une œuvre des talentueux portraitistes Damien et Rutten, auteurs de nombreux portraits des membres de la Famille Royale de Belgique. Il a été spécialement exécuté pour les Usines du Superchocolat Jacques qui en font une

splendide et très artistique édition en couleurs au format de 30 × 40 centimètres. Votre fournisseur habituel de Superchocolat vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de cinquante emballages de gros bâtons de Superchocolat Jacques à 1 franc.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

**Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher**

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

**COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ**

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

Pour votre Linge de maison,  
Tissus blancs - Couvertures,  
Bonneterie - Chemiserie  
N'employez que les articles marque

**“ FOX ”**

Qualité — Élégnance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

**Grande Maison de Blanc**

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

## Le curé Pecquet se prend à lui-même une interview

*Qu'est-ce qu'un journal?*

C'est une feuille de papier noirci qui donne des renseignements de tout genre.

*Qu'entendez-vous par : « de tout genre »?*

Je veux dire que ces renseignements sont infiniment fantaisistes.

*Insinueriez-vous que les journaux publient des mensonges en nombre infini?*

Non! pour la raison que disposant d'un nombre limité de lignes, les journaux ne peuvent imprimer des mensonges et des erreurs en quantité infinie.

*Ne faut-il donc rien croire de ce qui paraît dans les journaux?*

Sauf la nécrologie, la cote de la Bourse, les cours de marché et quelques autres rubriques, un cultivateur ardennais n'ajoutera généralement pas foi à ce qu'il trouve dans les journaux.

*Pourquoi?*

Parce qu'il n'est pas assez renseigné sur la valeur intellectuelle et morale de ceux qui les fabriquent.

*Quels sont ceux qui concourent à cette fabrication?*

Ce sont les propriétaires et les journalistes.

*Définissez vos termes.*

Le propriétaire est celui qui possède et exploite le journal; le journaliste est celui qui le noircit avec des images, des titres, des annonces et des articles.

*Les propriétaires méritent-ils notre confiance?*

Il ne sied pas de se fier aux gens tant qu'ils ne vous ont pas été présentés et qu'on n'a pu les étudier sur toutes les faces. Je conseille à mes paroissiens de regarder la presse comme une entreprise inévitable et commerciale, et puisqu'il faut du papier dans les ménages, de n'en acheter que d'inoffensif.

*Allez-vous jusqu'à contester le désintéressement des propriétaires de journaux?*

Le mobile des actes humains étant ordinairement l'intérêt personnel, on peut croire jusqu'à preuve du contraire que ces propriétaires cherchent à garder ou accroître leur situation avec l'aide du prochain, voire, s'ils sont malhonnêtes, à ses dépens.

*De quel prochain s'agit-il ici?*

Il s'agit du lecteur, confiant et lointain, qui achète le journal et de l'annonceur qui y insère des réclames : lecteur et annonceur ont de l'argent que, naturellement, le propriétaire convoite.

*Est-ce tout ce qu'il convoite?*

Non! Il cherche aussi à devenir assez puissant pour qu'on doive compter avec lui.

*N'en connaissez-vous pas qui placent l'intérêt général avant leur intérêt particulier?*

Je n'en connais pas beaucoup, pour la raison sans doute que j'habite Bétaumont et que nous sommes ici mal informés de ce qui se fait de bon et d'héroïque dans le reste du monde.

*Quel est le rôle du journaliste qui rédige les annonces?*

Payé pour vanter l'offre et provoquer la demande, il exprime en termes synthétiques et chaleureux l'excellence des personnes et des choses dont le lecteur peut avoir besoin : dentifrices, voitures neuves et usagées, produits alimentaires et pharmaceutiques, apéritifs, postes de T. S. F., cuisinières, dactylos, astrologues, demoiselles à marier et autres affaires tant mobilières qu'immobilières. Son art est de mettre l'eau à la bouche et de faire passer le velléitaire du désir à l'acte.

*Illustrez votre réponse par des exemples.*

S'il s'agit d'une femme de ménage, le journaliste dira qu'elle est propre, forte, laborieuse et honnête; d'une dactylo, il notera qu'elle est jeune et expérimentée; d'une veuve à remarier, il insinuera qu'elle peut encore faire le bonheur de qui l'épousera; d'une auto d'occasion, il assurera qu'elle est à peine rodée et apte à donner plus de satisfaction qu'une neuve. Sous sa plume, le même livre passera peut être « d'une haute moralité » ou « d'une hardiesse excessive », selon qu'il le voudra fourrer aux honnêtes femmes ou à celles qui ne le sont pas.

*Citez diverses sortes d'annonces.*

Les vraies et les fausses, les bonnes et les mauvaises, les longues et les courtes, les belles et les laides, les implicites et les explicites, les signées et les anonymes, celles qui sont en noir et celles qui sont en couleur, celles qui...

*Il suffit! Qu'est-ce qu'une annonce explicite?*

C'est celle qui dit carrément : « Prenez mon ours, demandez ma main, confiez-moi vos pieds, montrez-moi vos varices, avalez ma drogue... »

*Qu'est-ce qu'une annonce implicite?*

C'est celle qui affecte le désintéressement et ne semble inspirée que par l'amour du vrai, du beau et du bien. Rentrent souvent dans cette catégorie les feuilletons littéraires et artistiques, les articles de politique intérieure et extérieure, et une foule d'études financières et médicales.

*Que pensez-vous de l'abbé Soury, de l'abbé Hamon et des autres curés qui publient leurs portraits et prônent leurs thés dans les journaux?*

Ces portraits sont truqués et ces confrères sont, pour parler scolairement, des êtres de raison qui n'ont pas de fondement réel dans l'ordre existentiel. S'ils existaient, ils produiraient une autorisation épiscopale et ne manqueraient pas de faire une ristourne aux évêques et surtout au bas clergé, ce qui n'est pas le cas, comme je l'éprouvai quand je voulus tâter de leurs drogues.

*Les annonces sont-elles efficaces?*

Oui et je puis le prouver tant *a priori* qu'*a posteriori*.

*Prouvez-le d'abord à priori.*

Il suffit d'analyser le phénomène du « bourrage de crâne », qui consiste à répéter un propos jusqu'à ce qu'il soit une obsession pour l'esprit. Le crâne du lecteur est bourré quand l'idée du journaliste le remplit tellement qu'une autre idée n'y peut plus pénétrer et que la victime du bourrage abdique entre les mains de son bourreur.

*Et à posteriori?*

Je citerai mon propre cas, pour ne pas aller plus loin. Un jour, je crus m'apercevoir que mes aliments avaient changé de goût. La soupe était sucrée, les sauces étaient caramélisées, je voyais arriver des confitures à chaque repas, le poivre et le sel avaient disparu de ma table. « Léocadie aurait-elle encore perdu la tête? me dis-je. Patientons et attendons que cette nouvelle crise

lui passe! » Finalement n'y tenant plus, je demandai, la bouche pâteuse « : Vous avez changé de livre de cuisine, Léocadie? » Et elle d'un ton péremptoire : « Voulez-vous insinuer, Monsieur le Curé, que je ne sais pas mon métier et qu'une autre vous soignerait mieux? » Il me fallut battre en retraite. Le lendemain deux kilos de sucre furent déposés au presbytère par la présidente de la Bonne Mort. Le jour suivant la baronne de Béviusse en envoya cinq kilos. Je me demandais ce qu'était ce mystère, quand entra chez moi M. le chef de gare qui venait de son côté m'engager à manger du sucre. Le plus gravement du monde il me représenta combien les habitants de Bétaumont, de quelque opinion politique qu'ils fussent, s'intéressaient à ma santé et désiraient que je vive le plus longtemps possible. Et tirant de sa poche un journal, il se mit à lire l'étude d'un savant qui prôlait les bienfaits du sucre pour reconstituer les tissus, favoriser la digestion, donner au ventre sa liberté, aux reins, au foie, aux jambes, aux glandes et au cerveau la facilité d'accomplir toutes leurs fonctions. La conclusion était que la science avait enfin découvert le moyen de prolonger la vie humaine et qu'un homme qui mange du sucre est un homme sauvé.

L'énigme se trouvait éclaircie. Ce que leurs journaux avaient appris à la baronne et au chef de gare, la *Croix* l'avait révélé à Léocadie et à la présidente de la Bonne Mort. La campagne scientifique que menaient alors les sucriers portait ses fruits. Mes paroissiens avaient le crâne bourré et tous ensemble prenaient le chemin de me donner le diabolisme et de m'expédier prématurément dans l'autre monde.

*Pourquoi la presse s'étend-elle sur les affaires de mœurs et sur les crimes?*

Les affaires de mœurs chatouillent le public où il aime d'être gratté; elles lui fournissent matière à des désirs impurs et lui donnent un moment l'espoir de trouver la recette de quelque nouveau péché.

Les crimes offrent aussi beaucoup d'attrait, étant l'occasion pour les méchants de se réjouir, pour les moralistes d'épiloguer, pour les désœuvrés d'aider mentalement aux recherches de la police, pour les concierges d'avoir leur portrait dans la gazette, et offrant à tous l'agréable sensation d'être encore en vie.

*Que pensez-vous des contes et des feuilletons?*

Je pense que les rédacteurs payés pour les écrire n'en devraient jamais fabriquer d'inconvenants, ainsi éviteraient-ils de s'exciter eux-mêmes inutilement et d'abaisser le niveau de la moralité publique.

*Que pensez-vous des journalistes payés pour rendre compte des films et autres spectacles?*

Je pense qu'ils font un métier très méritoire, car ils sont obligés de se coucher tard et de louer certaines pièces qui ne valent pas grand'chose.

*D'où vient cette indulgence?*

Est-ce bienveillance naturelle, scepticisme universel, manque de goût ou encore crainte de désagrèments divers, y compris celui d'être renvoyé? Je ne sais.

*Le journaliste ne peut donc écrire ce qu'il pense?*

Si! à condition de penser comme son propriétaire qui tient les cordons de la bourse.

*S'il est mécontent, que ne cherche-t-il un autre patron?*

Fort bien! mais si ses talents ne sont pas tels qu'ils s'imposent inéluctablement ailleurs, il court risque de rester sans manger et sans pouvoir nourrir les siens. Car, la carrière est encombrée, tout le monde aujourd'hui étant apte, ou du moins prêt, à écrire dans les journaux.

*Pourquoi les journalistes sont-ils d'ordinaire si sympathiques?*

Parce qu'ils sont généralement propres et bien vêtus, courtois, serviables, décorés, endurants et laborieux, tout dévoués à une affaire dont ils assurent la prospérité sans en récolter les profits.

*Sont-ils des écrivains?*

Certains méritent de passer pour tels et bien des écrivains mériteraient d'être traités de journalistes.

*Les articles de journaux sont-ils payés?*

Ceux qu'on publie sont ordinairement payés, mais il en est qui restent inédits et coûtent cependant fort cher aux gouvernements, sociétés et personnages divers qui payent pour être épargnés.

*Lisez-vous les informations de « dernière heure »?*

Oui, en attendant que le lendemain apporte un démenti.

*Et les interviews?*

Oui, en pensant que les interviewés rectifieront sans doute quand ils sauront ce qu'on leur fait dire.

*Et les mémoires autobiographiques?*

Oui, en songeant que l'essentiel n'est pas dit, car l'essentiel est pour le confesseur, et les lecteurs ne le sauront qu'au jugement dernier.

*Que croire des chiffres publiés par les journaux?*

Sauf la bourse des valeurs et les horaires de trains, les chiffres des journaux s'étirent ou s'étrécissent au gré du journaliste. S'il s'agit d'une cérémonie catholique, l'église sera pleine ou vide selon qu'il est clérical ou anticlérical; si 5.000 communistes défilent aux accents de l'*Internationale*, le reporter marxiste en comptera 50.000, tandis que son confrère de droite en aura vu 500.

*Pourquoi ces différences?*

Parce que l'arithmétique doit servir nos amis et non pas nos adversaires.

*Que dire des dessins humoristiques?*

Ce sont des compositions à thèse qui font rire de l'espèce humaine en général et des personnages notoires en particulier. Les hommes y ont l'air de crétins ou d'ivrognes, les femmes de dindes ou de marie-salopes, et cela réjouit tous les lecteurs. Car les pessimistes sont heureux de voir bafouer l'humanité et les optimistes se félicitent de ne pas ressembler à ces fantoches.

*Pour changer de sujet, parlez-moi des informations religieuses?*

S'il s'agit de simples communiqués émanant des autorités ecclésiastiques, on doit les tenir pour sérieuses et les accueillir avec révérence. Mais si, comme il arrive dans les comptes rendus de sermons, l'éloquence de l'orateur est célébrée en termes trop vifs, on peut croire que lui-même y a mis la main, ou quelque une de ses filles spirituelles, et alors il faut en rabattre. Quant à ce qui vient des journalistes, il convient de n'y pas attacher d'importance. Un d'entre eux dut naguère rendre compte de la cérémonie du mercredi des Cendres à Saint-Germain l'Auxerrois. On sait que le dessinateur Willette a fondé par testament, dans cette église, une messe où ses confrères parisiens sont priés d'assister et de recevoir les cendres. Dans son reportage, notre rédacteur décrivait avec application les voûtes, les vitraux et les orgues, dénombrant l'assistance, citant les noms et prénoms des acteurs, actrices, peintres et musiciens qu'il avait reconnus, puis il ajoutait qu'ayant approché de la table sainte, tous avaient reçu sur le front, en forme de croix, les cendres mêmes de Willette, cependant que le prêtre prononçait les paroles de la consécration : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris...* Sans doute te-

naît-il le renseignement de quelque bedeau facélieux auquel un large pourboire avait ouvert la bouche.

*Que pensez-vous des nouvelles de politique intérieure?*

Comme les chiffres, elles sont souvent accommodées aux convenances du journal.

*Et quant aux nouvelles de l'étranger?*

J'en dirai autant, si vous le permettez.

*Vous lisez les articles de politique extérieure?*

S'ils traitent du passé et sont écrits par un historien bien informé, je les lis avec plaisir. S'ils annoncent l'avenir, j'en soumetts les pronostics à Léocadie, qui raffole des prophéties. S'ils parlent du présent, je me réserve jusqu'à plus ample informé.

*Pourquoi cette réserve présomptueuse?*

Parce qu'on ne m'ôtera pas de la tête qu'au lieu d'être publiés le jour même, les journaux gagneraient à paraître avec plusieurs mois de retard.

*Leurs renseignements ne sont donc pas toujours exacts?*

Non, certes!

*Comment cela se peut-il faire?*

Cela tient au propriétaire qui n'a garde de publier ce qui peut lui nuire, au gouvernement qui arrête les nouvelles inopportunes et dangereuses, ou au journaliste qui ne sait pas toujours ce dont il parle.

*Citez quelques talents nécessaires au journaliste.*

Il lui faut :

Une science universelle qui le rende apte à traiter de tout sans étude préalable;

Une intelligence moyenne qui le préserve de s'élever au-dessus du lecteur moyen;

Une suffisante provision de lieux communs et d'expressions toutes faites;

Une tournure d'esprit qui le porte à prendre ce qui est grave à la légère et *vice versa*;

Assez de candeur pour croire que l'incident du jour marquera dans l'histoire du monde;

Assez d'enthousiasme pour célébrer les gens en place, ministres, académiciens, champions, actrices et lauréats de tout genre à l'égal des plus grands personnages de l'humanité;

Assez de santé pour courir sans reprendre haleine jusqu'à l'Océan Glacial si l'on y signale un nouveau serpent de mer;

Et surtout un style prestigieux.

*Qu'entendez-vous par ces derniers mots?*

J'entends un style à la fois bon enfant, neutre, distingué, prophétique, optimiste et suffisant, de nature à impressionner les populations rurales et citadines et à permettre au journaliste de ne jamais perdre la face.

*Expliquez-vous davantage.*

Je ne puis mieux le faire que par des exemples.

1. Afin d'éclairer le public sur la situation allemande on écrira : « Berlin, 12 mai. Notre correspondant particulier nous téléphone : Les cercles en rapport avec la chancellerie du Reich annoncent... Ils signalent... Ils soulignent... Ils estiment... Ils ajoutent... » Ce que lisant, le public sera pénétré de reconnaissance pour un journal qui lui dévoile ainsi les plus secrètes pensées d'Hitler. Il ignore évidemment que le « correspondant particulier » prend ses informations au Quai d'Orsay et les rédige en buvant un bock dans un restaurant parisien.

2. « On », pronom indéfini, est d'un fréquent et utile emploi. « De source autorisée, on laisse entendre... Dans les sphères offi-

cielles, on déclare... Dans les milieux généralement bien informés on estime... » Impressionné par ces formules qui l'initient aux secrets des dieux, le lecteur est flatté et ne doute pas que la nouvelle soit exacte. Il en va de même à Bétaumont quand, « émanant des sphères qui touchent de près à M<sup>lle</sup> Léocadie », le bruit court que mon neveu arrivera bientôt au presbytère. La paroisse est en rumeur et mes gens prennent des airs d'initiés, se demandant déjà qui, de l'abbé Englebert ou de moi, prêchera le dimanche suivant.

3. Que si la nouvelle publiée est ensuite démentie, le journaliste rectifie dans son papier du lendemain : « Comme nous avons été les premiers à l'annoncer... » ou « Comme nos lecteurs ont pu l'apprendre déjà... » ou : « Comme il était aisé de le prévoir... » Et convaincus d'avoir mal lu le journal de la veille qu'ils n'ont pas du reste conservé, les lecteurs, trop heureux d'être enfin bien informés, béniront le Ciel de vivre en un temps où les choses se savent si vite et si sûrement.

4. Un journaliste n'est jamais pris de court. Il domine la situation nationale aussi bien que l'internationale et, pour parler comme lui, je dirai que son style s'élève avec un rare bonheur à la hauteur des conjonctures les plus imprévues. « Les ministres, écrit-il, se sont réunis en conseil de cabinet. La conférence a d'abord porté, dans le cadre de la situation envisagée sous un angle très général, sur les répercussions du plan financier. Abordant ensuite le domaine de la politique extérieure, nos gouvernants ont fait un large tour d'horizon et ils ont été unanimes à féliciter leur collègue des Affaires étrangères des succès diplomatiques remportés dans les dernières semaines. Toutes ces conversations se sont d'ailleurs déroulées sous le signe de l'intérêt public et dans un climat de haute courtoisie. L'accord est parfait, nous disait à la sortie M. le ministre des Sports, et notre éminent interlocuteur soulignait qu'une complète identité de vues régnait au sein du cabinet chargé, en ces heures cruciales, des intérêts de la France. Nous n'en avons, pour notre part, jamais douté. »

Quelques heures plus tard, le gouvernement est par terre. Qu'à cela ne tienne! C'est du même ton que le journal en fera part au lecteur. « Personne, à l'issue de la réunion d'hier, ne pouvait plus nourrir d'illusions sur la situation précaire du cabinet maintenant démissionnaire. Nos ministres n'étaient vraiment plus d'accord sur rien... »

Mais bientôt un nouveau gouvernement est constitué sous la présidence de M. Frédéric-Narcisse Ledoux. Tout est encore pour le mieux et les plus riantes perspectives s'ouvrent aux yeux du fidèle lecteur : « M. Frédéric-Narcisse Ledoux était l'homme tout désigné pour résoudre la crise ministérielle. Rarement personnalité s'imposa davantage. Le nouveau président possède une expérience consommée des affaires, une éloquence sobre et directe, et une culture étendue puisée aux meilleures sources. Son intelligence avertie, son esprit toujours en éveil et son sens aigu des réalités ne pourront que faire merveille dans les fonctions élevées auxquelles vient de l'appeler la confiance du chef de l'Etat. De l'avis unanime, le destin de la France est en bonnes mains. Et maintenant, « Au travail! » comme disait hier, vers minuit, M. Narcisse-Frédéric Ledoux en allant prendre un repos bien gagné. »

*N'avez-vous pas fort exagéré au cours de toute cette interview?*

Je crois bien que si. Mais, que voulez-vous? il y a des jours où j'ai l'esprit plus critique que constructif et où je ne puis embrasser en même temps tous les aspects d'un problème.

*Apportez, s'il vous plaît, les nuances qui s'imposent à vos exagérations.*

Je n'en ferai rien.

*Pourquoi?*

Parce que j'apporterais les mêmes exagérations aux nuances qui s'imposent et tout serait encore à recommencer.

*Que feriez-vous si une dictature s'établissait dans le pays?*

Je prierais pour le dictateur et pour les victimes de la dictature.

*Et si le dictateur vous demandait des conseils au sujet de la presse?*

Je me récuserais.

*Mais s'il vous obligeait à lui en donner sous peine de mort?*

Je le pousserais à prendre le décret suivant :

ART. 1. — Tous les journaux sont invités à disparaître.

ART. 2. — Ceux qui n'y consentiront pas devront :

a) Publier, chaque semaine, les noms, prénoms, origines, adresses à la ville et à la campagne, portraits, diplômes, décorations, condamnations, relations masculines et féminines, train de vie, situation de famille, dépenses de ménage et autres des propriétaires, annonceurs et collaborateurs;

b) Chaque mois, faire connaître les résultats de l'exploitation et, s'il y a déficit, révéler comment on l'a comblé;

c) Mettre, après chaque article, la signature de l'auteur ainsi que son exacte rémunération;

d) Placer en manchette la liste à jour des personnalités honorables (archevêques, académiciens, maréchaux, etc.) qui cautionnent la parfaite sincérité et l'entier désintéressement des propriétaires, annonceurs et collaborateurs.

*Que feriez-vous si vous-même on vous nommait dictateur?*

Je donnerais ma démission et j'entrerais à la Trappe.

*Et que deviendrait alors Léocadie?*

Elle dirait ses prières, soignerait les pauvres et deviendrait ce qu'elle pourrait en attendant que je revienne.

OMER ENGLEBERT.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- |   |           |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .  | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge . . . . .   | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique en Equateur . . . . . | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays . . . . .   | 28 belgas |

## En quelques lignes...

### Le centenaire de la photographie

C'est l'occasion de cérémonies académiques, de rétrospectives. On évoque le souvenir de Daguerre, qui a eu la chance de donner son nom propre à un nom commun : le daguerréotype. Mais n'oublie-t-on pas le rôle singulièrement efficace, dans l'invention nouvelle, de Nicéphore Niepce?

C'est Niepce qui, dans le secret du laboratoire, était parvenu à reproduire les images formées par les rayons solaires au foyer de la chambre obscure.

Déjà tout l'essentiel de la photographie. Malheureusement, Niepce se servait encore du bitume de Judée; et ce produit ne remplissait pas assez rapidement les fonctions qu'on attendait de lui. Le trait de génie de Daguerre, lorsqu'il fut mis en relations avec Niepce, fut de remplacer le bitume par la résine.

Niepce devait mourir en 1833 : quelques années trop tôt pour jouir des résultats pratiques de son invention. En effet, c'est seulement le 7 janvier 1839, — date officielle et commémorée ces jours-ci, — que le savant Arago fit part, à ses collègues réunis des Académies des Sciences et des Arts, de la nouvelle qui allait déclencher, à travers le monde, un grand souffle d'enthousiasme. Six mois plus tard on s'arrachait littéralement les premiers appareils photographiques.

### Un nouvel académicien (au titre étranger),

M. Ventura Garcia Calderon, qui a été élu, le mois dernier, membre de notre Académie de Langue et de Littérature françaises est un auteur tout à fait acclimaté sous notre ciel. Ce Péruvien est né, en effet, à Paris, où son père, un homme d'Etat très distingué, avait fixé sa résidence d'exilé.

Ventura Garcia Calderon a dirigé des périodiques d'une réputation universelle : comme *America-Latina*, *Hispania*, la *Revue de l'Amérique latine*. Il est aussi l'initiateur de ces « Cahiers latins » où furent publiés des textes fort intéressants et, entre autres, le fameux *Journal inédit* de Pierre Louys. Son activité s'étend, d'ailleurs, à nombre d'œuvres originales qui vont des *Cantilènes* aux contes et récits. La *Vengeance du Condor* est le titre, très « péruvien », de l'un de ses recueils.

Diplomate et homme du monde, Ventura Garcia Calderon donne à notre Académie quelque chose qui lui manquait, sans doute, et qui la fera ressembler davantage à sa grande sœur du bout du Pont-des-Arts.

### Un portrait ignoré de Villiers de l'Isle-Adam

Les biographes de Villiers de l'Isle-Adam ne font, nulle part, mention de quelque portrait qui aurait, du vivant de l'auteur, fixé sur la toile son visage plein de noblesse. On ne connaît, de lui, que quelques photographies et des dessins d'après nature, reproduits par le procédé de l'eau-forte ou de la gravure sur bois.

Et, cependant, il existe, de Villiers, un très authentique portrait, signé d'un maître : Pierre Puvis de Chavannes. Ce tableau a été exécuté en 1857. Il se trouve, depuis 1913, à la suite d'un legs, au Musée de Francfort-sur-le-Mein. Villiers n'a que dix-neuf ans, à l'âge où le peignit le célèbre fresquiste du Panthéon. Et sa physionomie est bien différente de celle du mousquetaire mélancolique qu'a popularisée l'iconographie conventionnelle. Car il est vrai que le public, de même qu'il étiquette, une fois pour

# Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90  
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers  
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —  
Tél. 11.52.09.

## BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers  
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la  
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin  
de fer — bateau — avion — autocar.

Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

## Son grand voyage INÉDIT à travers Le SAHARA en autocar (22 jours)

Départs de Marseille : 4 février, 4 mars, 1<sup>er</sup> avril 1939.

Alger — Orléansville — Mascara — Saïda — Geryville —  
El Abiodh Sidi Cheïch (réception par les Petits Frères de la Solitude,  
ordre créé par le P. de Foucauld.)

Aïn-Sefra — Revoil Beni Ounif.

Figuig — Colomb Béchar — Taghit (déjeuner-méchoui), la  
plus belle oasis saharienne — Beni Abbes (pour le départ du 1<sup>er</sup> avril,  
Fêtes pascales dans l'Ermitage même du P. de Foucauld).

De Beni Abbes à Adrar par la Souara, le Hamada — trajet à  
travers le Grand Erg Occidental.

De Adrar à Timimoun — Fort Mac-Mahon — El Golea (récep-  
tion par les Pères Blancs, tombeau du P. de Foucauld) — Visite de la  
première église du Sahara et du village indigène chrétien.

Ouargla — Zaouia de Temacine — Tamelhat — Touggourt.  
Biskra — Bou Saada (danse des Ouled Nails) — Alger.

Billet de Marseille à Marseille :

1<sup>re</sup> classe : fr. 5.750; 2<sup>e</sup> classe : fr. 5.350; 3<sup>e</sup> classe : fr. 4.900

## Croisière en Égypte

du 1<sup>er</sup> avril au 17 avril 1939,

Croisière organisée sur un luxueux paquebot

« Mohamed Ali el Kebir » (12.500 t.) des lignes d'Égypte.

Cette Croisière comprend un séjour à terre d'une semaine. Elle  
permettra donc de visiter complètement les sites prestigieux de la  
Basse et de la Haute-Égypte, sans fatigue et d'une façon plus détournée  
et plus intéressante qu'au cours des escales des croisières habituelles.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.160 francs — che-  
min de fer deuxième classe.

## Croisière en Méditerranée Orientale

du 1<sup>er</sup> avril au 22 avril 1939.

Croisière de luxe s'effectuant sur la Reine Marie (17.500 t.), paque-  
bot spécial de Croisières, qui permettra de visiter les plus belles  
escales du Proche-Orient. — Embarquement à Venise.

La Riviera Dalmate, Santorin, Rhodes, Chypre, la Syrie,  
Istanbul, Athènes, les Bouches de Kotor.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.250 francs.

Prix spécial pour étudiants (nombre de places limité) :  
2.950 francs.

Nombreux voyages individuels et collectifs — Sports d'hiver  
— Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —  
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure  
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

## PARMI NOS 200 CRUS

### QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
<b>VINS DE TABLE</b>				
Côtes de Saillac . . . . .	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie . . . . .	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc . . . . .	5.25	5.15	5.—	4.75
<b>BORDEAUX ROUGES</b>				
Château de Barbe, 1931 . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929 . . . . .	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934 . . . . .	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934 . . . . .	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931 . . . . .	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929 . . . . .	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BORDEAUX BLANCS</b>				
** Graves Saint-Hilaire . . . . .	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934 . . . . .	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BEAUJOLAIS MACONNAIS</b>				
Beaujolais . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926 . . . . .	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926 . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924 . . . . .	16.—	15.25	14.50	13.75
<b>BOURGOGNES</b>				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929 . . . . .	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924 . . . . .	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevey Chambertin, 1926 . . . . .	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924 . . . . .	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924 . . . . .	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919 . . . . .	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926 . . . . .	23.—	22.—	21.—	20.—
<b>ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE</b>				
Châteauneuf du Pape . . . . .	13.—	12.50	12.—	11.25
<b>MOSELLE RHIN</b>				
Niersteiner . . . . .	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese . . . . .	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch . . . . .	26.50	25.—	23.—	21.—
<b>VINS DE LIQUEURS</b>				
Malaga Agulo . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone . . . . .	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
<b>PORTOS</b>				
* Porto Agulo, rouge . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Agulo, blanc . . . . .	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917 . . . . .	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>CHAMPAGNE</b>				
Champagne M. Hemard, extra sec . . . . .	33.—	32.—	31.—	30.—
<b>VIN MOUSSEUX</b>				
Jean d'Harbley, vin mousseux . . . . .	15.—	14.25	13.75	13.—

# AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE  
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.



**SUCHARD**  
*Velma*  
CHOCOLAT FONDANT  
POUR CROQUER - FOR BAKING ONLY

**SUCHARD**  
*Chocolat fondant sans rival*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

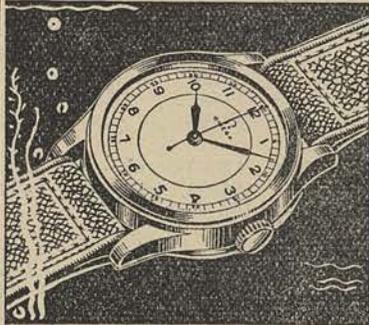


**SUCHARD**  
*Milka*  
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRÉ  
POUR CROQUER - FOR BAKING ONLY

**SUCHARD**  
*Le meilleur chocolat au lait*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

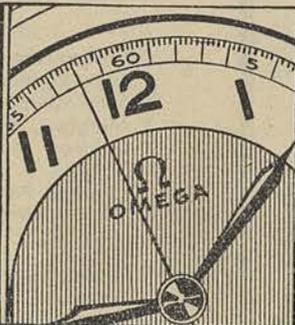
## OMEGA "Naïad" *La nouvelle montre étanche*



Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable



Mouvement de précision Omega



Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen



Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

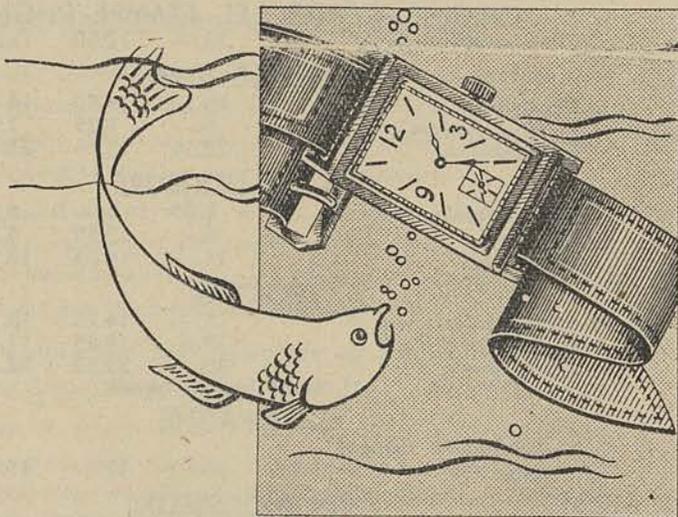
à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725.-

**OMEGA**

Record mondial de précision

## L'imperméable



**Wyler**  
incassable

## La montre

préférée  
de tous  
les sportifs

toutes, les écrivains (tel ne peut être que romancier et romancier de l'aventure, tel autre que poète lyrique), se plaît à leur prêter un visage d'éternité.

#### En souvenir d'Edouard Champion

La Collection qu'il avait créée s'enrichit d'une livraison bleu lavande : la suprême, la lettre d'adieu. Et c'est une gerbée de très pieux hommages que l'on ne parcourt pas sans émotion profonde. Le fils d'Honoré, l'accueillant libraire du quai Malaquais, était, comme l'a dit si joliment son frère aîné, « le démon et le génie de l'amitié ». Il avait conçu le dessein d'une suite de plaquettes, plaquettes inédites, où ceux qui hantaient sa maison et venaient caresser ses livres lui eussent témoigné leur sympathie. Anatole France avait été prié de composer, sur ce thème de l'amitié littéraire, une phrase-devise. Et il était convenu qu'au lieu de numéroter les livraisons, on imprimerait, au dos de chacune d'elles, une des lettres, à la suite, de la phrase francienne. Mais Edouard, plus heureux que Socrate, pouvait remplir d'amis sa boutique et les antichambres. Les lettres de la phrase se révélèrent insuffisantes en nombre : on en remit. Tant et si bien que les précieux fascicules étaient devenus cent soixante-six.

Le cent soixante-septième et dernier porte, sur la couverture fanée, ce simple titre *Cher Edouard*. Les discours y sont réunis, qui furent prononcés devant la dépiouille mortelle du plus vivant des hommes. Mais il y a surtout, témoignage rare et secret, le trésor mis à nu des Lettres fraternelles. De ces Lettres que Pierre Champion, l'aîné, l'historien du XV<sup>e</sup> siècle et de la Cour des Valois et du vieux quartier de Seine, envoie de Nogent au Touquet. Par une sorte de fatalité, le même mal (une affection cardiaque) avait frappé les deux frères. Mais Pierre, au moment qu'Edouard, au plus mal, s'alite, est déjà revenu des frontières de la mort. S'il écrit à son cadet, c'est pour l'exhorter à guérir, à revivre. Et je ne sais rien de plus émouvant que ces messages presque quotidiens que dicte l'amitié à sa plus fine pointe : l'amitié par le sang.

En vérité, ces lettres, toutes spontanées, ces papiers intimes et qui ne doivent leur publication qu'au vœu de celui-là qui nous a quittés, on peut bien dire que la Collection « Les Amis d'Edouard », en les accueillant comme un legs, vient de les hausser sur le plan des chefs-d'œuvre qui ne meurent pas.

#### Qui était Eckermann?

Tout le monde connaît les *Conversations avec Cæthe*. Mais rares sont ceux qui seraient capables d'apporter quelques précisions touchant la personnalité de cet Eckermann, modèle des secrétaires et parfait mainteneur de la gloire du Weimarien.

Un article de Horst Oeppenheim va nous permettre de soulever un coin du voile.

Eckermann est né, en 1792, d'un pauvre colporteur, dans un petit village proche de Lunebourg. Il eut mille peines à obtenir une place de fonctionnaire subalterne à Hanovre. Cependant, le jeune homme a de l'ambition; il rêve de se faire inscrire à l'Université de Göttingen; et, parce qu'il s'est laissé enthousiasmer par les peintres de l'Ecole flamande, l'art lui apparaît comme son élément. Déjà, en littérature, il est gœthéen de stricte observance. A trente et un ans il obtient d'être reçu par son grand homme. C'est le coup de foudre. De la part du néophyte, du moins. Mais Goethe lui-même est impressionné. Impressionné par la sincérité véhémement de son visiteur. Quelques jours plus tard, il soumettra Eckermann à une épreuve singulière : il s'agit de dépister, dans la collection d'une revue de Francfort, des articles que Goethe n'a pas signés et qui sont pourtant bien de lui. Le jeune

homme se tire à merveille de cet examen de critique textuelle. L'auteur d'*Iphigénie*, qui cherchait un secrétaire, a trouvé l'homme qu'il attendait. L'année suivante, Goethe pourra écrire à un ami : « Eckermann, comme une fourmi, collectionne, trie, classe... »

En réalité, le parfait secrétaire fut surtout un grand exploité. Goethe, de plus en plus égocentrique, sacrifie tout — et tous ceux qui l'entourent — à sa gloire personnelle. « On ne doit rien lui demander, mais le laisser faire », écrit à sa fiancée le pauvre Eckermann. Et de chercher, pour vivre, des leçons d'anglais; et de faire des copies pour la bibliothèque de Weimar. Sans doute, le maître prendra-t-il soin que soient conférés au secrétaire des titres honorifiques : le moindre grain de mil aurait mieux fait l'affaire.

Ce qu'il y a de plus touchant, dans l'histoire de cette collaboration, c'est la fidélité d'Eckermann à la mémoire de Goethe. « Je lui dois tout ce que je sais, tout ce que je vau », écrivait-il à sa Jeannette. L'affection domestique n'a jamais parlé plus noble langage.

---

#### La Revue catholique des idées et des faits

*est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...*

*Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.*

---

## EN ÉGYPTÉ: Aquarelles<sup>(1)</sup>

### Alexandrie

Alexandrie. Quinze jours dans la ville de Cléopâtre. Un petit couvent neuf tout blanc dans un quartier neuf qu'on appelle Ibrahimieh.

Tout de suite on sent le changement : au Caire, chaleur sèche, ici, chaleur humide. Les deux grands voisinages : le désert, la mer.

Il fait délicieux dans cette cellule claire. Une molle brise marine pénètre légèrement par la fenêtre large ouverte. Mais que de mouches ! Elles sont insupportables. Je ferme la fenêtre : aussitôt c'est le bain-marie. Ouf ! Vite je rouvre. Le courant d'air est de rigueur. Il faut choisir : lui ou l'étuve. Je choisis le courant d'air.

« Faites attention le soir, pour votre gorge », me dit le petit P. Etienne (Janelle), le curé français : il a peur pour sa retraite pascale. Comme le P. Augustin, il est Canadien. Je note : Les Canadiens sont des gens d'un commerce agréable. Et très comme il faut — ce qui m'induit dangereusement en tentation de facétie.

De temps en temps un barrissement secoue la maison : c'est le P. Gardien — Padre Ludovico Foschi — qui parle. Quand il prêche, les sourds entendent. J'envie sa voix — si l'on peut appeler voix ce trombone.

Premier devoir, s'orienter : marotte d'artilleur. Montons à la terrasse. Toujours la même impression, en débouchant sur ces terrasses d'Orient : un éclaboussement de soleil dans les yeux, puis la chaleur des dalles cuites au four.

Tout autour du couvent des villas, dans de magnifiques jardins pleins d'arbres inconnus. Vers l'arrière, les pistes du Sporting Club, et au delà le lac Maréotis qui se dessèche ; vers l'avant, alignés, de hauts buildings neufs, vides, attendant la saison : la mer doit être par là ! Vite, allons voir.

Les rues asphaltées sont larges, très propres, pleines de brise et de soleil. Au bout de la première transversale, le vide du ciel : c'est par là...

La voilà ! Dieu ! qu'elle est belle !... Je reste cloué sur place : jamais je ne l'ai vue bleue comme ici. Cette ligne de saphir sur la turquoise du ciel... Est-il possible ? Quelle fête pour les yeux !

Voici la digue. Une étroite plage, puis des rochers, sur lesquels les vagues viennent, en jouant, ouvrir et refermer des éventails d'écume. Rien de la grandeur de nos mers grises du nord, en cette Méditerranée sans marées, mais la grâce, la douceur, la joie des belles couleurs. Tous les bleus y sont, et les plus rares, depuis l'azur pâle jusqu'à l'indigo sombre, en passant par cette zone de vert-lumière jade qu'on voit aux rivières méridionales. Et pour relever ces couleurs magnifiques, un moutonnement de barres d'écume, toutes blanches et changeant sans cesse : un ébat de cygnes capricieux, qui s'amuseraient à émerger de l'eau pour y replonger aussitôt.

Un gros vapeur cingle vers Port-Saïd. Un autre s'enfonce dans l'horizon, en direction de Haïfa. La Palestine... C'est cette mer qu'ont regardée les yeux divins. Est-ce pour cela qu'elle est si belle, céleste et pleine de sourires ?

Je me mets à longer la digue. A perte de vue, de part et d'autre, elle est bordée de palais, d'hôtels, de buildings neufs, tout cela bâti sur de l'histoire. L'endroit que j'ai devant moi s'appelle

Camp de César : il a débarqué ici. Derrière moi le Sporting : l'autre Empire. Aboukir n'est pas loin, en face de l'île Nelson.

Toute cette histoire mélangée a fait Alexandrie. Les arrêts du tram s'appellent : Chatby, Camp de César, Ibrahimieh, Sporting, Cleopatra, Sidi Gaber, Bulkeley, Fleming, Bacos, Gianaclis, San Stefano, Beau-Séjour. C'est complet : mélange des siècles, mélange des races aussi. Alexandrie, aimant des peuples : ils viennent tous à elle, par ces chemins d'azur.

J'arrive à l'ancien port, qui n'est plus qu'un beau lac désert : une immense baie d'un bleu plus éclatant, et plus uni, que la mer, d'un ovale parfait qui aboutit, là-bas, à l'ancien Pharos, l'ancêtre des phares. Sur ses quatre kilomètres de développement s'égrène une ligne de grands bâtiments neufs éblouissants de soleil, qui se prolonge derrière moi, toute blanche, le long du littoral jusqu'au bout de l'horizon. C'est charmant : un collier de perles dans un écrin bleu.

Cette ville a le sourire de la jeunesse. Tout ce que je vois d'ici est neuf : en vingt-cinq ans Alexandrie a augmenté de deux cent mille habitants. A l'époque de Bonaparte ce n'était plus qu'un bourg de cinq mille âmes ; elle dépasse aujourd'hui le demi-million qu'elle comptait au temps de sa splendeur.

En été toute l'Égypte afflue sur sa plage de vingt kilomètres. Mais sa chaleur humide lui fait alors un climat amollissant, qui influe fâcheusement sur les mœurs. Sans ce climat, le nez de Cléopâtre n'eût pas suffi, peut-être, et la face de la terre eût été changée sans qu'il fût plus court.

Je marche sur l'emplacement de l'ancien palais royal : il donnait sur l'admirable golfe. Et les vagues bleues se câlinent devant moi comme alors et continuent à se succéder sans relâche, l'une couvrant l'autre après avoir jeté sa frange d'écume : comme les vies humaines, comme les villes : un peu de mouvement, un peu d'écume — et puis bonsoir... Partout où l'on creuse dans ce sol on exhume les restes de l'ancienne Alexandrie. Mais dans le sourire des choses, cette loi de caducité n'a rien de triste ici. On comprend : c'est dans l'ordre. Et au-dessus de ces avatars la Beauté demeure. Dieu demeure, et la vie éternelle.

Bon, j'ai vu Alexandrie. Je laisse aux touristes les hypogées, la colonne de Pompée, les jardins, le musée. Ne pas abuser des musées. Je verrai celui de Caire (peut-être) et celui d'Athènes. Ici je veux rester sur la fine bouche, sur cette vision de grâce, de beauté, de pureté. Je fermerai les yeux sur cette fête, sur ce monde transfiguré comme un ciel, paré tout de bleu et de blanc. Et ce manteau féérique aux couleurs mariales, c'est à Elle que je l'offre, la toute belle, la toute pure, la Vierge pleine de grâce : *Tota pulchra es, Maria.*

### Le Caire : du haut de la citadelle

... Nous gravissons les rampes qui mènent à la citadelle. La poterne d'entrée est gardée — ô Zaghoul ! — par des highlanders : kilts et plaids à carreaux font la nique aux grandes ombres de Saladin qui construisit la forteresse et de Méhémet-Ali qui l'acheva.

Par un dédale de cours, de casernes, de palais, de mosquées, de fortins, nous nous acheminons vers le palais « Bijou » élevé par Méhémet-Ali au sommet des murailles.

Et voici en passant l'endroit où le « Grand Pacha » exécuta le coup de force qui affermit son pouvoir et débarrassa l'Égypte des Mamelouks. Ce fut un bienfait pour le pays, mais le procédé est contestable : Méhémet les invita à un banquet, et quand ils furent tous engagés dans cet étroit passage enserré de murailles, il fit fermer les issues et les fit si proprement canarder que, de plus de quatre cents un seul réchappa, dit-on, en fonçant sur son cheval qu'il poussa dans le vide du haut des murs d'enceinte.

(1) Voir la *Revue catholique* des 18 et 25 novembre, 2 et 9 décembre 1938, 13 janvier 1939.

Après quoi Méhémet leur fit élever de magnifiques tombeaux, et put s'occuper à l'aise de faire la grandeur de l'Égypte. Il faut dire à la décharge de cet homme terrible que ces bons Mamelouks qu'il envoya par-devant Allah, mijotaient de lui rendre le même service.

Le palais « Bijou » est aujourd'hui abandonné. Il est d'une pauvreté architecturale affligeante. Mais les peintures dont on a barbouillé les murs sont, elles, carrément révoltantes. Tous les pires flonflons du genre Restauration y sont : un décor de théâtre de bas étage. Le rapin qui a exécuté cela s'est sûrement payé la barbe de Méhémet et l'a pris pour un sauvage. Si le Grand Pacha fut un extraordinaire politique, il devait être un piètre artiste pour n'avoir pas envoyé ce peintre rejoindre les Mamelouks.

Mais ce marchand de tabac qui devint vice-roi, qui apprit à lire à quarante-cinq ans et reste le plus grand souverain moderne de l'Égypte, est de ces hommes qui se font tout pardonner par leur intelligence. Avoir soutenu Champollion, instauré la tolérance en Islam et discipliné les Arabes, ce ne sont pas de minces titres de gloire. Et cela fait quelque chose de se promener dans ces appartements vides pleins du grand souvenir de son génie, dans ces salons, ces harems, ces larges vestibules, et surtout cette vaste salle de réception où, accroupi sur son divan et souriant dans sa grande barbe blanche, il s'entretenait avec ce qu'il y avait de plus cultivé en Europe, attentif à nous prendre tout ce que nous avons de bon pour faire de ses Arabes quelque chose de sortable (lui-même était Roumélien). Je lui dois, au reste, une reconnaissance personnelle, puisque c'est lui qui abolit les lois d'exception à l'égard des chrétiens, autorisa de fonder des écoles au Caire et de sonner les cloches en bonne entente avec le chant des muezzins.

Que si son palais est déplorable, le choix de l'emplacement par contre, sur cette corniche culminante, est tout à fait digne de lui.

Le Père Augustin me conduit à une fenêtre. Le coup d'œil est saisissant : un des grands spectacles du monde. Tout le Caire s'étale à nos pieds comme un tapis. Un très vieux tapis d'Orient aux tons chauds et fanés. C'est cette teinte qui frappe d'abord : Alexandrie est blanche, jeune, pleine de sourires; le Caire est jaune, de ce jaune fauve grisâtre qui est la couleur du désert, et qui lui donne un air vieux, fatigué et bourru. Et puis l'immensité de cette ville : à perte de vue, les milliers de maisons serrées entre elles avec une densité formidable : de toute la ville arabe, pas un arbre qui émerge de l'uniforme grisaille dorée, mais des terrasses, des coupoles de toutes formes, et par-dessus, un jaillissement de minarets dont les centaines de jets aigus éclaboussent de toutes parts cette mer de pierre bronzée. A une lieue sur notre droite, quand celle-ci n'est plus qu'une grande tache indistincte, le jaune, peu à peu, se dégrade en vert : c'est la plaine du Delta qui commence et va se perdre dans l'horizon bleuté.

Devant nous, au delà de la zone arabe hérissée de minarets, des bouquets d'arbres, des édifices plus espacés, des alignements droits indiquent la ville européenne. Par endroits, une tache d'argent clair : le Nil. Au delà le désert. Il fuit, à des profondeurs qui défient le regard, et va embrasser le ciel à de telles distances que, malgré la clarté de l'atmosphère, il n'est pas possible de les distinguer l'un de l'autre. Sensation du néant. Et devant le désert, les trois pyramides, aujourd'hui ternes et beiges comme lui, tête de file de toute la ligne des pyramides d'Abousir, de Saqqara, de Dahchour, qui s'échelonnent le long de la chaîne libyque, de plus en plus pâles et bleuâtres.

Devant celle-ci, la vallée verte du Nil, puis, tout à fait à gauche, l'autre désert, celui-ci tourmenté et rocheux, qui débute par les falaises abruptes et brûlées du Djebel Mokattam. Entre les éperons que la montagne pousse vers la plaine, des coulées de sable

d'or descendent, s'avancent jusque dans la ville, tout près de la mosquée Ibn Toulam dont je distingue la masse blanche carrée. Le désert enserre le Caire, au sud et à l'est, jusqu'au seuil de ses premières maisons. C'est pourquoi la ville a pris sa couleur : sans cesse il lui envoie ses vents de sable, la couvre d'une housse de poussière, et lui conserve cette teinte à la fois chaude et terne qui convient à la capitale des déserts et à la capitale du soleil.

Le jour où le Caire cessera de vivre, il disparaîtra tout doucement, d'un côté sous le limon, de l'autre sous le sable.

Vu de derrière, le palais vide est tout à fait minable. Le jardin lui-même, avec sa fontaine de marbre desséchée, a un air d'abandon qui, au souvenir des splendeurs de ce Salomon musulman, ramène aux lèvres les mots amers de l'Ecclésiaste.

Nous revenons par le chemin de ronde de la muraille, parmi les créneaux, les casernes, les tourelles, les bastions, tout cela très délabré, et nous retrouvons notre voiture. Celle-ci contourne la grande mosquée de Méhémet-Ali. Les travaux qu'on y exécute nous en interdisent l'entrée. Elle n'a du reste rien de remarquable : simple réplique d'une mosquée de cette Constantinople où le « Grand Pacha » avait commencé sa carrière comme batelier.

Mais le trait de génie est, ici encore, le choix de l'emplacement : avec ses coupoles superposées encadrées des deux immenses minarets effilés comme des aiguilles, le monument achève excellemment le profil de la citadelle, et donne au Caire sa silhouette propre, qu'il relève et sauve de la platitude.

#### Les tombeaux des khalifes

Et nous dévalons de la citadelle, du côté nord, par des ruelles tortueuses, vrais raidillons bordés de masures aussi grouillantes que misérables, pour aboutir, hors des murs de la ville, à un chemin de sable qui suit une vallée nue et solitaire. C'est, déjà, le désert : de part et d'autre, des collines de sable mêlé de détritifs ferment la vue. Chaleur de four. Nous avançons péniblement dans un nuage de poussière.

Puis, de nouveau, voici des maisons. Nous sommes dans un village. Mais qu'il est étrange et silencieux ! Tous les volets sont clos, les portes, fermées aussi, sont déteintes, écaillées, gondolées. Pas âme qui vive dans les rues. On dirait qu'un jour, depuis longtemps déjà, l'ange de la mort a passé ici, frappant tous les habitants et laissant déserts tous ces foyers abandonnés.

Voici une cour. J'y vois alignées... des tombes musulmanes : une pierre entre deux stèles, pour marquer la tête et les pieds, le tout blanchi à la chaux. Puis encore des cours, entre les étranges maisons, et encore des tombes, par centaines, par milliers.

Ces maisons sont toutes construites sur le même modèle : pas d'étage, une porte à deux battants et de grandes fenêtres basses fermées par des persiennes. Une latte s'est détachée de l'une de celles-ci, et par l'ouverture je vois le jour, le plein soleil, tandis que le feuillage d'un arbre apparaît par-dessus la façade. « Allez voir », me dit le Père Augustin. J'applique mon regard à l'ouverture. Eh ! mais il n'y a pas de toit — et il n'y en a jamais eu ! L'occupant n'en a pas besoin. Quatre murs seulement, et au milieu une tombe... Ces maisons sont des habitations de morts !

Ce village est un cimetière. Village ? Non pas : toute une cité de morts qui, sur deux kilomètres, s'est formée dans cette vallée, parallèlement au mur oriental de la ville des vivants, et s'étend d'année en année. Les pauvres n'ont qu'une pierre, les riches ont une maison, parfois agrémentée d'un jardinet; enfin les sultans mamelouks se sont fait bâtir de somptueux monuments, dont plusieurs sont des mosquées : les « tombeaux des khalifes », une des merveilles du Caire.

A certaines époques de l'année cette ville fantôme s'anime : les

familles viennent visiter leurs morts. On apporte des provisions, on s'installe autour des tombeaux, on y mange, on y reçoit, on y jacasse, on y dort, tandis que l'endroit est envahi par les marchands d'eau et de sucreries et par une nuée de mendiants : car ce qu'on donne en aumônes ces jours-là, le défunt en profitera dans le ciel de Mahomet. Cette kermesse de Requiem n'a rien de triste, comme le jeûne du Rhamadan n'a rien d'austère : pour rien au monde le musulman ne veut perdre la joie de vivre. La fête finie, tout le monde se retire, et les morts redeviennent maîtres.

Il n'y a qu'ici qu'on observe cette organisation funèbre et ces macabres maisons de morts : survivance, probablement, des antiques coutumes égyptiennes et des « maisons d'éternité » : toujours la vieille race qui en ce pays s'impose aux conquérants, jusqu'à imprégner de ses usages une religion aussi fermée que l'islamisme.

Tandis que nous avançons par les rues de sable de cette ville fantastique, parmi ces maisons lugubres qui ne renferment qu'un sépulchre, dans un silence que ne coupent que les grincements des roues et le souffle du cheval, et qui bientôt devient sinistre, je songe instinctivement au « chevalier de la mort » de Dürer. Et c'est une impression accablante de néant, d'inexistence, d'absolue vanité qui, sous le soleil implacable, monte de cette léthargie.

Mais voici qu'une porte s'ouvre : un homme apparaît... Un revenant, un mort qui se réveille ? Non, cette maison-là est habitée : il y a des vivants qui demeurent ici parmi les morts. Un chameau s'avance à notre rencontre, puis un groupe d'enfants. Les habitations se multiplient, il devient malaisé de distinguer entre elles celles des vivants et celles des trépassés.

Par-dessus les murailles fermées, je vois maintenant surgir un dôme élevé chamarré d'arabesques, comme celui d'une mosquée : c'est un tombeau de khalife. Puis d'autres apparaissent, tous bâtis sur le même plan : une haute construction carrée ornée de fenêtres cintrées, et qui, par des retraits ou des pans coupés ingénieux, passe à l'octogone puis au cylindre, pour s'achever en une élégante coupole surélevée ornée de côtes, d'entrelacs ou de motifs géométriques.

En voici cinq à la file, alignant leurs dômes comme de grandes tiaras de pierre surmontées du croissant. Certains ont un minaret et des bâtiments annexes. Les rues se sont dissoutes. Les magnifiques monuments s'effritent, abandonnés dans la plaine de sable lourd d'où surgissent au hasard des tombeaux, des maisons mortuaires et des masures habités. Des hommes sordides et silencieux nous regardent passer, accroupis sur les seuils. On dit qu'il n'est pas bon de s'aventurer seul par ici. Un homme est vite enterré, dans le sable...

Après beaucoup de méandres, nous nous arrêtons devant un des tombeaux-mosquées. Il est très beau. Le svelte profil est d'une délicieuse harmonie ; et les raccords entre les murs et la jolie coupole bulbeuse sont d'un art subtil et consommé : le pan coupé se morcelle en prismes dont la savante disposition fait passer le contour de quatre à huit côtés, puis à seize pour aboutir au cercle du tambour ; et cette géométrie compliquée et harmonieuse est tout à fait charmante.

Mais l'intérieur surtout est une pure merveille. Par une série de porches et de sanctuaires où tout est d'un goût parfait, depuis les ravissantes mosaïques de marbre d'une gamme de tons très suave jusqu'aux splendides plafonds à caissons, nous pénétrons dans le mausolée. Et ici c'est un éblouissement. Dans une pénombre dorée qui semble surnaturelle, on ne perçoit d'abord que le chatouillement phosphorescent de milliers de taches de lumières vives aux couleurs magnifiques. Et le regard dérouté se demande d'où viennent ces coruscations, qui semblent être des foyers

lumineux irradiants, sans qu'on puisse distinguer un contour de vitre. C'est vraiment extraordinaire. C'est que les verrières arabes sont conçues d'une façon très différente des nôtres : au lieu d'être assemblés par des plombs qui leur imposent des contours nets, les verres sont encastrés dans un réseau de moulures de plâtre ciselé suivant des dessins complexes. Ils y sont insérés profondément, vers l'extérieur, et le plâtre est taillé de façon à s'éclairer de leur lumière et à la refléchir autour d'eux, si bien que chacun est entouré d'un halo d'un éclat atténué. Cela leur fait un nimbe de mystère et donne à leurs lumières un fondu, un velouté délicieux. Les dessins, d'ailleurs, fleurs, étoiles, polygones, sont charmants, et les teintes d'une richesse inouïe et d'un goût exquis, passant par des transitions parfaitement harmonieuses, des rouges éclatants à des jaunes pâles et des bleus délicats. On se croirait au centre d'un immense kaléidoscope composé avec toutes les gemmes les plus rares. C'est, de toutes parts, un étincellement magique, un resplendissement à la fois somptueux et discret, une incandescence, une magnifique symphonie de lumières, où l'œil va d'étonnement en étonnement et de joie en joie. Ce flamboiement s'apaise, se voile, s'assombrit en s'élevant. Au-dessus de l'admirable montée des pendentifs fouillés savamment superposés, ce ne sont plus que des pourpres profonds et d'extraordinaires violets, ponctués, telles les dernières étincelles d'un feu, par des taches de chauds orangés : puis tout s'éteint, absorbé par le velours sombre que forme l'abîme vertigineux de la coupole. Au centre, sous un tombeau de marbre, le khalife dort dans cet embrasement de crépuscule d'une infinie douceur.

Peu de choses au monde m'ont ébloui d'admiration comme celle-ci, qui est un sommet de l'art arabe. J'étais prévenu contre cet art — et il prête certes à critique, mais je ne m'attendais pas à ceci. L'homme qui a fait cette merveille était un grand artiste.

### Le Mouski

Il est temps de retourner dans la terre des vivants. Mais la terre des morts veut, semble-t-il, nous retenir : la sable est devenu si lourd que la haridelle essoufflée n'en veut plus et se met dans l'avaloir. Coups de fouet et jurons sont inefficaces. Je veux descendre pour pousser à la roue. Le P. Augustin me retient : si le cocher s'aperçoit de notre bonne volonté, il en profitera pour nous faire payer double. Je note : Avec les Arabes, surtout ne pas être bon — du moins ne pas le leur montrer. A leurs yeux, c'est signe de faiblesse. Cela m'ouvre un nouvel horizon sur leur élévation morale. Il est vrai que nous ne sommes que des *dimmi*, des chiens de chrétiens qu'il est bon et méritoire devant Allah d'exploiter au mieux des intérêts du croyant.

Nous démarrons enfin, et par de tristes chemins creusés parmi des montagnes de détritiques, nous pénétrons en ville par une des portes orientales : en plein quartier arabe. Cette rue est le prolongement de celle du Mouski. Vie intense, et tout à fait populo. La densité humaine est énorme ici : et ce grouillement de ruche est étourdissant après la léthargie funèbre d'où nous sortons.

Nous sommes dans la zone des bazars. Nous ne faisons, hélas ! que la traverser — il faudrait des heures pour la voir — mais j'ai le temps de jeter d'avidés coups d'œil dans des ruelles tortueuses et sombres, d'un mètre de large, presque entièrement couvertes par les auvents, les stores et les enseignes, et grouillantes d'une fourmilière humaine. De part et d'autre, des échoppes ouvertes, toutes marchandises dehors. Les vendeurs, accroupis sur leur *mastaba*, discutent à grands cris avec les clients, noyés dans un fouillis chatoyant de tapis, de soieries, faïences, verroteries, parfums, fanfreluches et colifichets de toutes espèces. Plus loin,

ce sont les orfèvreries, puis les babouches, puis la chaudronnerie, etc., chaque marchand offrant les articles de sa propre fabrication. Et chaque vente est une bataille d'éloquence déchainée, à grand renfort de gestes et de rauques coups de gueule. Quel bazar!

Grâce à Dieu, le cocher, profitant d'une distraction du P. Augustin, s'est trompé de chemin. Il nous a engagés dans une interminable ruelle qui devient de plus en plus étroite, encombrée et pittoresque.

Bientôt cela tourne à l'in vraisemblable. [Non, je ne croyais pas possible qu'il y eût des villes pareilles. Dans quelle Babel sommes-nous enfournés — et transportés dans quel siècle, mon Dieu?

Des maisons vétustes, caduques, dévotées, délabrées, vermoulues, qui chevauchent entre elles, enchevêtrées, superposées, coincées les unes dans les autres selon les plus ahurissants caprices. Des pierres noires et graisseuses, aux angles ébréchés, avec des raccommodages de briques, de pisé, de plâtre, de bois ou de fer-blanc. Tous les rafistolages possibles, avec tous les moyens de fortune imaginables.

Voici un endroit où les étages ont disparu, écroulés à force de vieillesse et de négligence; à leur place se sont élevés, sur ce qui reste, des bicoques informes faites de portes et de vieux châssis, par-dessus lesquelles surgissent, râpées, lézardées, ravinées, toute leur lèpre mise à nu, les murailles mitoyennes des immeubles voisins, surmontées elles-mêmes de constructions en claire-voie pleines de bric-à-brac. Dans un recoin, une minuscule fenêtre ornée de lessive indique que ces ruines sont habitées.

Plus loin, au contraire, l'étage saille en porte à faux jusqu'au milieu de la rue, soutenu par des étais de bois. C'est tout un poème de regarder vers le haut : je vois des moucharabiehs, d'inénarrables vénitiennes, des encorbellements hasardeux, des auvents, des toiles tendues d'un côté à l'autre de la rue, des câbles, des étançons, des barres de fer, des moignons de poutre saillants, auxquels pendent des chiffons, des cordes, de la paille, des régimes de bananes, et je ne sais quoi encore.

Je n'en reviens pas, et je regarde de tous mes yeux, regrettant seulement que le P. Augustin ait fait relever le capot de la voiture : il a la figure congestionnée; et il y a de quoi : le soleil prend d'enfilade la ruelle encaissée et la transforme en un four surchauffé.

Notre sapin avance en cahotant dans les ornières de terre battue, se frayant un chemin à grands coups de fouet cependant que le cocher ne cesse de crier : « *Riglak!* Les pieds!» Car la ruelle est pleine de monde — et tous les pieds sont nus. Les Arabes vivent à l'aise dans ce chaos et cette poullerie. Ce n'est que là qu'ils sont vraiment chez eux : ce n'est pas de la misère, c'est leur façon de vivre à eux.

Leur indolence n'a d'égale que leur agilité. Ils voient venir la voiture sur eux sans se garer, on croit les voir écraser, quand, au tout dernier moment, d'un brusque coup de reins, ils évitent le cheval et frôlent la roue de leurs grandes manches. Des gamins en longue tunique sale, qui ont l'air de sortir du lit, font la nique au cocher, se jettent au nez du cheval, puis, d'un saut de puce, se trouvent sur le trottoir, d'où ils rebondissent, la main tendue : « *Bakchiche!* »

Vie débordante, sous le soleil étouffant. Tous ces taudions regorgent d'habitants. J'entends des voix d'enfants qui chantent leur leçon — le Koran, toujours : une école. Il y a des boutiques, des cabarets, des ateliers ouverts où je vois travailler peaussiers, cordonniers, tanneurs et corroyeurs. La crasse de tout cela, le désordre et l'encombrement sont indescriptibles. Pourtant cela ne donne pas du tout, de vrai, l'impression de la misère, mais seulement celle d'un heureux je-m'en-foutisme et d'un aimable pittoresque.

Et dans cette confusion de façades rongées et désordonnées, parmi les demi-ruines et les plâtres décollés, l'œil est stupéfait de rencontrer tout à coup une délicieuse frise, une arcature inattendue, une console précieusement ouvragée, une jolie grille en fer forgé, une porte digne du plus somptueux palais, puis, à un angle, une merveilleuse fontaine, et, par-dessus des baraques sans nom, le dôme ciselé d'une mosquée.

La ruelle s'est encore resserrée. Il semble impossible de croiser quoi que ce soit; et pourtant nous croisons des charrettes, des ânes balançant leurs deux énormes couffes, des pousse-pousse hérissés de cannes à sucre, des chameaux qui, avec leurs charges immenses, s'avancent comme des montagnes ambulantes : tanguant et grinçant, rasant les murs, avec une incroyable précision, notre sapin frôle tout de justesse et n'accroche jamais rien.

Mais sortirons-nous jamais de ce boyau qui s'allonge démesurément? A droite et à gauche, nos regards plongent dans de sombres ruelles, encore plus étroites que celle-ci, et par lesquelles, manifestement, il serait vain de vouloir déboîter. La plupart d'ailleurs sont des impasses, parfois très longues, toujours très contournées et sur lesquelles s'embranchent d'autres impasses tout aussi compliquées formant d'inextricables réseaux. L'étranger qui s'engagerait là-dedans serait aussi sûrement perdu que dans un labyrinthe.

Et dire que c'est comme cela sur quatre kilomètres de longueur et deux de largeur, avec seulement quelques rares « artères » telles que celle que nous suivons, et que six cent mille âmes sont ainsi entassées dans le margouillis de cet immense capharnaüm!

L'« artère » n'en finit pas. Elle n'a plus guère que deux bons mètres de large et devient de plus en plus sordide. Et soudain nous entrons dans une zone où nos oreilles sont déchirées par un assourdissant charivari métallique : c'est le quartier des chaudronniers (les différents métiers se groupent entre eux). Dans toutes les maisons, qui ne sont plus que des antres fumeux grands ouverts, on frappe, on frotte, on souffle, on soude, on étame. Des centaines de marteaux battent le fer autour des feux des forges d'où giclent des étincelles. Ces coups durs, ces tintements stridents, ces fracas de ferraille multipliés, le brouhaha de la foule, les chants scandés dont s'accompagnent les travailleurs, tout cela fait un vacarme de tous les diables, au milieu duquel on ne distingue plus qu'à peine les *Riglak! Riglak!* de notre phaéton.

Enfin, après un laborieux cheminement dans cet infernal tohu-bohu, nous arrivons devant une énorme construction qui barre la rue. J'ai un moment de véritable angoisse à l'idée que celle-ci pourrait être une impasse, et qu'il faudrait refaire le trajet en sens inverse. Mais non : la bâtisse est percée d'une arcade par laquelle la rue s'échappe. C'est une des vieilles portes de la ville. Elle est colossale et a un air romain plutôt qu'arabe : une poterne entre deux massives tours carrées.

Nous la franchissons et, après quelques détours, nous débou-chons enfin dans la large rue rectiligne que les Anglais, dans un but avant tout militaire, ont percée à travers l'énorme dédale, et qui conduit tout droit à Ataba et de là à la citadelle.

La sueur perle au front du P. Augustin.

— Ouf! fait-il... Mais c'est égal, je suis content que mon type se soit trompé, pour voir cela.

Et moi donc!

P. MARTIAL LEKEUX, O. F. M

(A suivre.)

## André Bellessort

et

### « Le Plaisir du Théâtre »

... Mais il faudrait bien allonger le titre de cette chronique. Il faudrait dire : André Bellessort et le plaisir d'écrire, de manger, de parler, de vivre, le plaisir — d'espèce drue — de faire, sous la calotte des cieux, son beau et bon métier de critique, de professeur, de conférencier, d'honnête homme. Un honnête homme qui serait, aussi, un diable d'homme. J'ai dîné en face de lui, voici quelques semaines. Il nous arrivait d'un Paris que d'aucuns réputaient en grève. Heureusement, le train n'avait pas une minute de retard. J'ai retrouvé, dès le débotté, sous les sourcils broussailleux, en dépit des épaules un peu plus voûtées, le prestigieux « ressusciteur » de Virgile et des terres lointaines, de Victor Hugo et d'Elseneur. Ses premiers mots étaient pour conter l'anecdote. Il la conte comme pas un. Avec des trouvailles de mots et des intonations amusées. Ce magister qui vit dans une librairie est le plus allègre des vivants. Ce conférencier professionnel, qui a connu toutes les carafes d'eau sucrée de France, de Navarre, de Scandinavie et d'Amérique, a des coquetteries de divette sous le feu croisé des intervieweurs. Et quelle fourchette ! Et quel claquement de langue ! On nous traitait dans un de ces restaurants aux ors passés et aux velours vieux-rouge qui maintiennent la gloire gastronomique du quartier des Halles. Mais le malheur voulait que les organisateurs de la conférence eussent prévu, pour un service de cinq plats, cinq petits quarts d'heure. Bellessort — je l'observais du coin de l'œil — fit honneur à la poularde comme à la truite, au chipolata comme aux hors-d'œuvre. Il connaissait et il citait les crus fameux. Sans cette affectation dans l'érudition œnologique, qui fait ressembler maints dégustateurs à des placiers. Et pas un silence de perdu ! Blum était mis en pièces en même temps qu'une côtelette d'agneau franc et tendre. Le Front populaire, balayé avec les miettes du festin. Ce fut très beau.

— Mais la conférence ? pensais-je...

Et comme je devais présenter l'orateur, la fumée des vins généreux se mêlant à la fumée d'un havane, j'en venais à maudire ceux-là qui vous attirent dans le savoureux guet-apens d'un restaurant qui est l'antichambre de la tribune. Or, ce soir-là, Bellessort avait choisi un sujet difficile entre tous. Parler de Louis XIV et de la politique religieuse, évoquer la haute figure de Bossuet, adversaire du jansénisme, des ultramontains, de Fénelon, des protestants, c'était inviter le public à faire un gros effort d'attention tendue. Or les conférenciers que nous accueillons chaque hiver nous ont accoutumés à de moins sévères exercices. Il faisait, dans la salle surchauffée, une température d'étuve. J'avais prononcé les quelques mots de bienvenue. Bellessort, debout par courtoisie, m'interrompait, à chaque phrase, de hochements de tête et de froncements amicaux de ses épais sourcils.

Assis maintenant, il paraissait tassé. Il parla. Et ce fut, une fois de plus, l'enchantement. Car, pour avoir entendu pas mal de chevrons de la tribune dans leurs performances oratoires, je crois avoir appris à faire un classement, à distinguer les virtuoses des passables, les faiseurs des spontanés, les meilleurs des moins bons — ou des pires. André Bellessort est, j'ose l'affirmer, sans rival.

Il lit un papier, j'en conviens. Il le lit même mot à mot ; ce qui pourrait être exécration. Mais, en le lisant, il recrée son texte, il

le vit. Sa conférence est, chaque fois, un « acte ». Or la définition de l'art oratoire tient en un seul mot : agir. Agir sur le public qui vous écoute, et qui ne demande pas des gesticulations, des pitreries, des déambulations sur l'estrade : mais d'être ému. Bellessort l'émeut. Par des moyens à la fois très simples et très compliqués. Très simples, s'il est vrai que le plan de ses « discours » apparaît d'une ordonnance toute classique. Cet humaniste a fréquenté les maîtres. Il sait que la rigueur de la démonstration, la clarté de la dialectique, la sobriété des arguments sont, pour nous introduire à l'audience des écoutants, d'une plus souveraine efficace que les effets inattendus de voix ou de silence. La complication (qui n'est jamais de la complexité), je la décèle dans la qualité du sujet traité — et qui n'est point frivole. L'auditoire est comme soulevé au-dessus de ses préoccupations. On ne lui propose pas de l'emmenner sur les sentiers battus, de le maintenir dans les zones de l'actuel ou du scandaleux. Une conférence d'André Bellessort est instructive, dans le plein sens de ce mot plein. Pour en revenir au sujet traité à Bruxelles, en décembre dernier, il y avait quelque sereine audace à présenter à des profanes, entre 8 h. 1/2 et 10 heures du soir, un Louis XIV tellement différent du tombeur de vertus (d'ailleurs prompts à défaillir) qu'évoquent à l'envi les gazetiers plus ou moins croustillants du feuilleton d'histoire. C'est cela qui me plaît, chez un conférencier que succès oblige : l'horreur des applaudissements faciles. A une époque où tant d'orateurs sur les tréteaux se fient aux sujets raccrocheurs et à la complaisance veule des auditoires, André Bellessort maintient les droits d'une propreté intellectuelle qui court gaillardement ses risques. Chapeau bas !

Mais il faudrait ressusciter les prestiges du « don ». Don du verbe. Manière inimitable de toucher autrui parce que, soi-même, on fut touché. Bellessort, sur ses feuillets penché, s'anime. L'œil, déjà si vif, brille d'un éclat malin, presque facétieux. Car ce conférencier idéal n'a pas crainte de ménager ses effets. De même qu'un dramaturge prépare la grande scène du II. Il y a, dans chaque « sujet » traité par Bellessort, des morceaux de bravoure. Celui qui les dit veut qu'ils soient détachés, mis en vedette. La voix se fait plus chaude, ou bien plus grave. Un silence règne, total, qui est comme l'accompagnement muet de ces grandes orgues. On a comparé Bellessort à Jules Lemaître. Pour l'art parfait de la diction. Mais je ne crois pas que Lemaître, courtois et lénifiant mandarin de bibliothèque, aurait lu, comme Bellessort sait lire, la prose périodique d'un Bossuet. Le *Sermon sur la Mort* devenait une chose apocalyptique. On comprenait le mot du psalmiste, et que, pour proférer ces paroles écrites, il convient de se purifier les lèvres avec un charbon ardent.

Et tout cela se résout, pour finir, dans la plus harmonieuse des synthèses, la plus évidente. Autre vertu de l'humaniste : l'orateur connaît l'art des péroraisons. A telles enseignes que le public, étreint depuis cinq quarts d'heure, éprouve pour la première fois, dirait-on, le besoin de souffler, de se laisser distraire. Triomphe du conférencier que cette soumission-là ! Les applaudissements crépitent. S'épongeant le front, heureux et fatigué, parce qu'il s'est donné volontiers à cette tâche de tous les soirs, Bellessort replie soigneusement ses papiers. Il a, une fois encore, gagné la partie. Pour notre plaisir. Pour son plaisir.

Et je reviens un instant à ce volume (publié chez Perrin) qui fut prétexte à ce portrait et qui porte, sur sa couverture jaune : *Plaisir du Théâtre*. Le courriériste de profession y a réuni des articles jetés sur le papier au lendemain d'une reprise à succès, d'une générale à tapage. Car cet académicien, et qui n'est plus tout jeune, hante encore les couloirs de théâtre. De tous les théâtres : de la Comédie-Française, où M<sup>me</sup> Dussane jouait Frosine, et de l'Odéon, où l'on remet à l'étude le *Bossu*, jusqu'à ces scènes d'avant-garde, où des comédiens qui ont la foi tentent de ravir au boulevard la clientèle de l'ex-Henry Bataille.

Et partout, — grâce merveilleuse! — Bellessort trouve son plaisir. Foin des théories et des discussions scolastiques! Le critique que voici est, d'abord, — et comme on l'en félicite! — bon public. En une préface qui vaut d'être longuement méditée, il a dit, sur le rôle de la convention au théâtre, des choses d'une sagesse, d'une finesse également exquises. Il est bien vrai que le plaisir du théâtre est un des plus conventionnels qui soient. Mais, précisément, du degré même de notre adhésion à ce jeu qui a ses règles et, comme on dit aujourd'hui, son « optique », dépend le degré même de notre sociabilité. André Bellessort, quand il reprend, au vestiaire, le rideau tombé sur la dernière scène du dernier acte, son manteau et sa personnalité de critique, ne cherche pas à étouffer en lui le spectateur qui vient de s'esclaffer ou de sentir l'étau de l'émotion lui serrer la gorge. Plus d'une fois, il termine un compte rendu par cet aveu dénué d'artifices : « Nous avons bien ri. »

Mais où son don de vie et de re-création le sert magnifiquement, c'est dans l'exposé des sujets. Avez-vous déjà fait cette remarque que les plus habiles, les plus roués des parleurs de salon se trouvent le bec dans l'eau dès lors qu'il s'agit de raconter le film ou bien la pièce? Bellessort, par l'effet de cette habitude, à la fois de professeur et de conférencier, qu'il a contractée de se mettre bienface d'un public qu'il s'agit d'intéresser sans défaillance, voici qu'il n'éprouve, à nous informer des mille et un détails de l'intrigue, nulle fatigue, nul soupçon de peine. Mais aussi, quel luxe d'apostrophes, de dialogues, de discours directs! Avec quelle ingéniosité dans le rebondissement le narrateur se fait « acteur », comme on disait au moyen âge! Il ne se contente pas de raconter : il mime. Et — paradoxe plaisant! — ce magister ne se préoccupe jamais des systèmes, des règles, Fidèle à Molière, lequel voulait que plutôt sa comédie, et qui, plus qu'elle plutôt, la lisait à sa servante, André Bellessort ne connaît d'autre critère au « plaisir du théâtre » que... son plaisir, le vôtre, le mien — tout simplement.

Par cette nouvelle forme (et qui n'est pas une formule) d'adhésion à la vie, le magicien de la tribune acquiert à notre reconnaissance un droit surrogatoire. De plus en plus, nous avons décidé de répudier les fossiles et les collectionneurs de papillons en poudre et d'herbes sèches. La vie seule est aimable, dans les lettres comme autour de nous, comme en nous. Bellessort peut bien vieillir : son action demeure juvénile. Et il y aura de la joie, des mots de soleil, des livres heureux, aussi longtemps que des hommes comme lui, alertes et drus, pétillants et diserts, buveurs de vin et donneurs de sérénades, défendront parmi nous, sur ce théâtre où nous nous agitons, le plaisir de vivre.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## La poésie catholique de Gertrude von Le Fort

Le philosophe que je suis doit s'excuser de prendre la parole (1) dans une assemblée où il a le sentiment d'être un intrus. Sous l'irrésistible poussée de l'incomparable animateur qu'est P.-L. Flouquet, le voici lancé, pour son malheur et pour le vôtre, au milieu d'un grand fleuve étrange arrosant des terres inconnues! Les *Hymnes à l'Eglise*, de Gertrude von Le Fort, dont je dois vous entretenir ce soir, réalisent en effet avec une plénitude extraordinaire et une puissance unique dans l'histoire des lettres un type de poésie qui est à la fois intégralement *poésie* et intégralement *catholique*. L'apparition de ce type parfait est assez rare : il y a beaucoup de poètes catholiques, il y a de nombreuses œuvres poétiques à tendances catholiques ou d'inspiration catholique, il y a aussi la masse imposante des cantiques catholiques dont il vaut mieux ne rien dire par respect pour l'Eglise et pour l'Art, mais la poésie catholique était encore jusqu'à Gertrude von Le Fort et la tentative des *Cahiers des Poètes catholiques* une sorte de mythe poétique. Depuis saint Jean de la Croix (et dans une certaine mesure depuis la poésie que les Anglais appellent pudiquement métaphysique et à laquelle participe le catholique Richard Crashaw), la poésie a cessé d'être parfois catholique : elle est entrée elle aussi dans ce vaste mouvement d'apostasie qui caractérise le monde moderne et où culmine l'époque contemporaine. On peut même se demander s'il y a jamais eu une poésie catholique, c'est-à-dire une poésie jaillissant de la source essentielle du catholicisme : le Mystère de l'Incarnation prolongé en un autre Mystère, plus profond encore, celui de l'Eglise, corps mystique du Christ. Sans doute existe-t-il diverses espèces de poésies catholiques dont la plus haute est le cri lyrique du mystique écartelé sur la croix de l'amour, et la plus universelle l'hymne liturgique où le dogme diffuse sa vivante vérité à travers le cristal de l'art sacré. Mais chacun de ces types n'est poésie que par surcroît, si l'on peut dire, par une sorte d'abondance ou d'exubérance de matière. *L'ebrietas spiritus* demeure proprement mystique ou liturgique. La *Divine Comédie* elle-même, ce sommet de la poésie catholique, est une véritable somme de théologie. Quant à Claudel, cet univers en expansion, sa poésie, pourrait-on dire, est catholique par surcroît, par une sorte de victoire admirablement constante de la vocation surnaturelle sur le tumulte et l'éclatement des voix inspirées.

Ne vous étonnez pas de ce long préambule. Une poésie catholique parvenue en son point d'équilibre et à son état classique est un véritable paradoxe pour deux motifs que Gertrude von Le Fort a surmontés avec toute la force du génie.

D'abord, il n'existe rien dans l'univers qui soit à la fois plus proche et plus éloigné de Dieu que le poète. C'est en plongeant dans l'abîme de sa subjectivité, dans cet *intimior intimo meo* dont parle saint Augustin que le poète atteint un monde d'objets à la hauteur de son don, inaccessible à la contemplation de l'intelligence spéculative. Il retrouve ainsi, parce qu'il le recrée (et c'est pourquoi il nous récréé), l'être des choses non pas comme disant ce qu'elles sont, mais comme exprimant la pure lumière de leur existence. Le poète est le grand découvreur de l'existence.

(1) Allocution prononcée à la tribune de la Fédération des Etudiants catholiques à Louvain et sous les auspices des « Cahiers des Poètes catholiques ». Les *Hymnes à l'Eglise*, de G. VON LEFORT, sont parus dans cette collection de Cahiers, Bruxelles, l'Édition Universelle.

Il est nativement en contact avec la proximité existentielle des choses, avec leur fraternité franciscaine, et par là-même avec leur origine et leur Père. Mais le poète ne découvre son objet qu'en s'écoulant lui-même, en auscultant son propre moi. Il est au seuil de la source, il ne s'établit pas, comme le mystique, dans ses profondeurs. C'est dans les profondeurs de son moi qu'il habite, et par là, il s'éloigne de la source avec une sorte de vertige. Le moi du poète, *image* du Créateur et de la création, reflet de toute existence, peut devenir aisément une *idole*.

Gertrude von Le Fort a traduit avec une perfection toute classique cette situation ambivalente du poète, enfoui dans son propre moi, et palpant à l'aveugle, sans la reconnaître, la présence de Dieu :

*Seigneur, il y a dans mon âme une image de vous, mais je ne peux venir à vous car toutes mes portes sont verrouillées!*

*Je suis assiégé comme par une armée, je suis enfermé seul dans mon moi éternel!...*

*Comment l'es-tu fait un chemin, voix de mon Dieu? N'es-tu qu'un appel des oiseaux sauvages de mes grandes marées?*

*Je l'ai portée sur toutes les montagnes de l'espérance, mais elles aussi ne sont que mes propres sommets!*

*Je suis descendu, dans les eaux du désespoir, mais elles aussi ne sont pas plus profondes que mon cœur!*

*L'amour n'est qu'un escalier dans mon âme : toujours, toujours je ne suis qu'en moi!*

Gertrude von Le Fort a su dépasser, à force d'humilité, cette situation tragique du poète qui, maître de l'univers dont il fait jaillir l'existence, s'éprouve impuissant devant Dieu, et qui, emmuré dans sa solitude sonore, divinise son propre moi. Le scalpel divin ouvre l'âme du poète et y dépose la grâce :

*Je suis tombé sur ta loi comme sur une épée nue!*

*Son tranchant s'est fait sentir au milieu de mon intelligence, parmi les lumières de ma connaissance!*

*Plus jamais je ne voyagerai à la lueur de mon étoile et avec le bâton de ma force!*

J'en demande pardon aux poètes qui m'écoutent, mais l'humilité n'est jamais la vertu cardinale du poète, non seulement parce que le poète est homme, mais parce qu'il est poète, c'est-à-dire dominateur d'un monde dont seul il a les clefs. L'art du poète, comme l'Eglise, détient la *potestas clavium*, le pouvoir d'introduire l'esprit dans un autre univers, lâchons le terme philosophique comme la belle colombe kantienne : dans la *transcendance*. Cette humilité exigée du poète chrétien n'est-elle pas humiliation, ne tue-t-elle pas dans le poète le don poétique et l'esprit d'aventure, ne brise-t-elle pas en lui cette reprise du moi par lui-même, ce repliement de l'esprit sur ses propres bases, où la poésie s'origine? Mais l'Eglise répond :

*Je suis devenue une dérision pour ton intelligence et une contrainte pour ta nature,*

*Afin de te libérer de ta prison et de t'entraîner hors des portes de ton esprit.*

Elle assure au poète l'autre monde, le nouveau monde auquel il aspire. En se repliant sur soi jusqu'à coïncider avec son insertion dans l'existence totale, en touchant l'*humus* de son esprit, le poète fidèle à l'appel de Dieu découvre le même univers que le poète infidèle, mais surélevé, et non anéanti, par la Grâce :

*Car là où te portent tes désirs les plus profonds, là ne jaillissent plus les fontaines de cette terre,*

*Et là où bleuit ta suprême nostalgie, là ne coulent plus les heures du temps.*

*Vois, je porte sur mes ailes les blanches ombres de l'Autre monde,*

*Et l'on pressent sur mon front les rivages de l'au-delà!*

Mais là n'est pas l'obstacle le plus haut, le plus désespérément haut, que franchit, d'un bond d'ange, le poète catholique et dont Gertrude von Le Fort nous montre la terrible vanité. Il est dans ce que j'appellerai, sans doute après d'autres, *la religion du poète*, ou, plus exactement, dans le refus préalable et instinctif du poète de toute conception du monde présentant un *intermédiaire* entre lui et Dieu. C'est le rejet même du Christ et de l'Eglise qu'il doit surmonter. Dans toute l'histoire de la poésie, je ne connais pas de cas plus dramatique que celui de Rilke déclarant à son ami Rudolf Kassner qu'« il ne voulait aucun intermédiaire entre Dieu et lui, un médiateur l'empêchait d'aller à Dieu, d'entrer en lui, et Jésus-Christ lui en barrait la route ». Et ailleurs, poussant la réflexion jusqu'au blasphème, il parle du Christ « expression manquée de Dieu » et du « téléphone Christ ».

Il ne s'agit point là d'une homaïserie, même poétique, mais d'un éclat d'âme propre au poète. Le poète est en effet son propre intermédiaire entre son moi et l'univers de la transcendance; il est le concurrent direct du Christ et de l'Eglise; il est l'homme à l'éclat de nature pure, Adam avant la chute et donnant à chaque chose son nom; il crée par son verbe à *lui*. Tout le problème est posé par Rilke quand il écrit : « La religion est l'art de ceux qui ne créent rien » La poésie est essentiellement à la limite une religion créatrice.

Dans un poème intitulé *Corpus Christi mysticum*, Gertrude von Le Fort montre admirablement comment cette réaction naturelle du poète est paradoxalement portée à son point culminant par la doctrine même de l'Eglise. Il n'y a aucune hérésie à proclamer d'un certain point de vue que ni le Christ ni l'Eglise ne sont intermédiaires entre nous et Dieu. Car l'Eglise, « dans la pensée de Dieu », selon le mot du P. Clérissac, est antérieure à la création. « Elle a été fondée avant toutes choses, ainsi que le disait déjà, au II<sup>e</sup> siècle, Hermas. Tout membre du Corps mystique, et le poète lui-même enté sur cette tige, est ainsi dans le Christ et dans l'Eglise, avant l'aube des temps. Rilke n'a raison que si le Christ et l'Eglise sont des intermédiaires humains et si le poète ne trouve pas en lui, comme dit Claudel, « quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi. » Écoutons cette incantation prodigieuse :

*Tu es comme une coulée unique. Tu es comme une étreinte dans les profondeurs de la béatitude.*

*Tu es comme un épanouissement de notre pays natal. Tu es comme un éclaircissement de notre sombre raison.*

*Car nous reposons dans le sein de la divinité, l'un dans l'autre nous sommeillions dans le secret de notre Créateur,*

*Plus près l'un de l'autre que l'amour, nous étions un avant l'éclosion des formes :*

*Vois, tu t'élèves au-dessus du crépuscule comme un dôme du souvenir, tu t'élèves comme une tour puissante au-dessus des décombres du temps!*

*Tu carillonnes notre origine, tu sonnes nuit et jour notre retour dans la patrie!*

Jamais poème n'a sans doute mieux justifié la fameuse définition de Boccace : Poésie est Théologie.

J'aurais encore beaucoup à dire de ces *Hymnes à l'Eglise*, chef-d'œuvre nourri d'une sève catholique qui porte la poésie au delà d'elle-même. Je préfère terminer par une ultime citation, tirée de ce miracle que sont en un genre qui pouvait être redoutable les *Litanies pour la Fête du Sacré-Cœur*, imploration bou-

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein]

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr,	798.000.000.00
RÉSERVES . . . . . fr,	1.155.660.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL . . . . . fr,	1.951.660.000.00

**CONSEIL DE DIRECTION :**

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

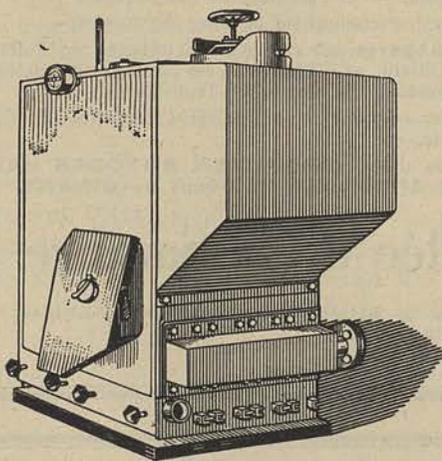
**COLLEGE DES COMMISSAIRES**

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron de Trannoy;  
H. Vermeulen  
le comte Patoul.  
Henri Goffinet  
Comte L. Cornet de Ways Ruart  
Ivan Orban.

*Le Secrétaire,  
M. Raoul Depas*

## NOËL...1938

### 15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

**AUTOMATIC-A. C. V.**

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

**AUTOMATIC-A. C. V.**

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES -HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

# CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

# VOLETS

## J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

### INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.  
**A.-G. DEMMER**

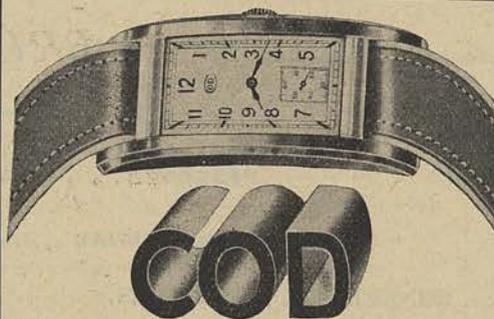
**EISENACH**  
Fondée en 1868

Agence Générale

Ateliers

**Raym. Strickaert**

5-7, av. Raymond  
Van der Bruggen  
Tél. 21.04.48



**MONTRES**  
en tous genres

Vente exclusive  
en gros

Marques  
**COD-REGI**  
et qualité courante  
Réveils **SWIZA**  
Bracelets pour  
montres - Médailles  
religieuses en or

**J. LATRUFFE** 162, rue de Laeken  
18, rue des Commerçants  
Téléphone : 17.15.02  
BRUXELLES

## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux  
**ÉGLISES, ÉCOLES**  
**SALLES DE FÊTES**



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

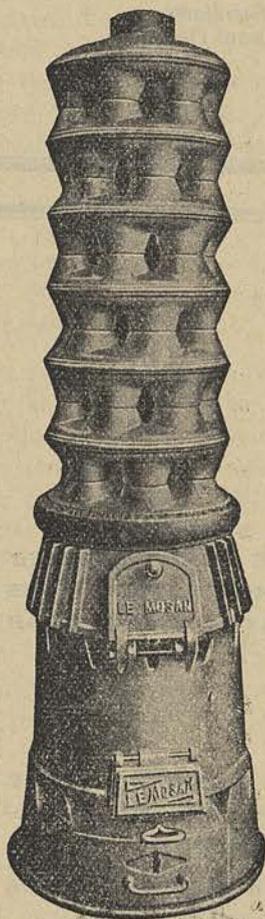
**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans  
danger**

Société Anonyme

**LES FONDERIES DE LA MEUSE**  
à HUY (Belgique)



## Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES**  
du plus grand intérêt.

### La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

**LIÈGE**, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

**HUY**, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

**ANDENNE**, l'église renaissance. — Tombeau et chässe de sainte Begge.

**NAMUR**, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

**DINANT**, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;  
Ses anolennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polivache;  
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Ombres de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **OIROUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

### La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

**DUPAIX**

Téléphone 17.35.79

**13, RUE ROYALE**  
**BRUXELLES**

leversante qui montrera, mieux que tout mon pauvre commentaire, la vitalité de la poésie intégralement catholique :

*Cœur, profond comme les nuits, qui n'ont plus de visage :*  
Sois aimé!

*Cœur, fort comme les vagues, qui n'ont plus de rivage :*  
Sois aimé!

*Cœur, doux comme les petits enfants qui n'ont pas encore d'amertume :*

Sois éternellement aimé!

MARCEL DE CORTE,  
Professeur à l'Université de Liège.

## La genèse de la conscience nationale dans nos contrées

En présentant ici même la *Philosophie du mouvement flamand* de Lamberty, je signalais, à titre de « recouplement » et de confirmation, les études historiques du chanoine Prims, archiviste de la métropole. Je songeais principalement à ces mines de renseignements que sont ses publications sur la ville d'Anvers et ses monographies comme celle consacrée à Charles-Théodore Le Bon qui éclaire un demi-siècle d'histoire de la Campine. Mais voici que l'auteur nous dispense lui-même de ce labeur d'explorations et de fouilles en nous livrant un précieux travail de synthèse qui s'intitule : *De Wording van het nationaal bewustzijn in onze gewesten* (1938) (1). (La genèse de la conscience nationale dans nos contrées). Il s'agit d'une première coordination des matériaux mis à jour se rapportant à la Flandre, au Brabant et au marquisat d'Anvers.

Par contre-coup, il s'agit en même temps d'un puissant effort de redressement historique à l'encontre des déformations romantiques ou racistes. Ces pages répondent de main de maître aux interprétations tendancieuses de ceux qui étudient le passé avec le visible désir d'y trouver une toile de fond pour des ambitions futures. Elles serviront de correctif aux volumineuses études de Geyl consacrées à l'histoire de la « race » néerlandaise (*Geschiedenis van den Nederlandschen stam*), aux vues unilatérales de Brans (*Het Dietsche bewustzijn in Zuid-Nederland*) ou de Leo Picard (*Geschiedenis van de Vlaamsche en Groot-Nederlandsche Beweging*).

A ce titre déjà l'œuvre mérite une large diffusion, car elle opérera une désintoxication salutaire. De plus, elle pourchasse dans ses derniers retranchements tous les péchés d'anachronisme inspirés par le nationalisme en général. Car il faut une rare probité scientifique pour voir le passé en oubliant l'ambiance présente et pour se faire le contemporain authentique des siècles que l'on ressuscite. La tentation du coup de pouce s'offre à tous les détours de la route et si l'on n'y prend garde l'interprétation se glisse insidieusement sous le couvert des faits. L'objectivité intrépide et totale est un charisme rare. Elle est d'ailleurs une des plus hautes formes d'abnégation. Ce don, le chanoine Prims le possède et c'est ce qui fait le charme et la valeur de ces pages d'histoire inaltérée.

(1) Edition : *Bureel der « Pijdragen tot de Geschiedenis »*, rue de Marnix, 26. Anvers. Prix : 15 francs.

Il entreprend donc de nous dire la croissance du sentiment national dans nos régions flamandes avec l'espoir qu'un autre historien dira un jour ce que fut cette évolution dans nos provinces wallonnes et dans la principauté de Liège.

Pour être sûr d'avoir le recul suffisant, il ne craint pas de remonter jusqu'aux origines du moyen âge et de la féodalité. Nulle trace, à cette époque, de ce que l'Europe nommera un jour des nationalités. Les barbares qui s'installent dans l'Empire romain acceptent la culture romaine et son droit de citoyen — *civis romanus sam* — sans même songer qu'ils abdiqueraient ainsi leur nationalité inexistante. Clovis, devenu le chef de la Gaule, ambitionne de se faire reconnaître comme tel par celui qui porte le titre d'empereur romain.

Nul ne s'avisera, un peu plus tard, de demander si Charlemagne est Allemand ou Français.

Les frontières qui se tracent à la suite des traités de Verdun ou de Meerssen ne reconnaissent encore ni les langues ni les peuples. L'Escaut, le Rhin, la Meuse ou le Danube sont bordés sur les deux rives par des populations de même souche. Un Anglais est évêque de Chartres sans que personne ne songe à s'étonner. Et au X<sup>e</sup> siècle encore les Allemands n'ont toujours pas de désignation spécifique et s'appellent collectivement des Franci.

On pense en terme de chrétienté, et à part quelques vastes mouvements comme le seront un jour les croisades, on vit dans une atmosphère de particularisme local. On attendra encore de longues années avant de voir apparaître avec Philippe le Bel une formule grosse de ruptures et de cloisonnements politiques : *Rex imperator in regno suo*.

Tout cela, le chanoine Prims nous le redit en guise d'entrée en matière avec une grande variété de détails. Ces préliminaires mettent le lecteur en état de grâce historique : ce n'est pas leur moindre mérite.

Mais cette étude ne veut pas être un raccourci d'histoire générale, mais bien l'analyse de l'éveil du sentiment national chez nous. Ce qui frappera dès l'abord le lecteur, c'est la place prépondérante réservée au Brabant au détriment, très relatif du reste, de la Flandre. Le choix de ce centre de perspective est riche de conséquences. Il se justifie d'ailleurs en saine méthode historique. « Le Brabant, en effet, nous dit l'auteur, est beaucoup plus naturellement thiois, par son peuple comme par ses souverains, que les souverains, que les habitants du comté de Flandre. Nombreux furent les comtes de Flandre qui ignoraient la langue thioise. En Brabant, au contraire, en raison même de sa situation toute naturelle, on ne connaîtra pas de mouvement thiois semblable à celui qui se dessinera en Flandre contre la maison royale de France. De plus, en Brabant survit encore l'idée impériale alors qu'elle a depuis longtemps disparu en Flandre sous l'influence française » (p. 22). Et plus loin il ajoute : « De même que le sentiment national en Flandre se développera en réaction contre la politique centralisatrice de son propre suzerain, le roi de France, de même la conscience nationale brabançonne se développe, au XIV<sup>e</sup> siècle, au cours de la lutte qui opposera Flandre et Brabant » (p. 24). Le récit de cet antagonisme nous est donné avec un luxe de détails qui nous permet de revivre ce drame du passé. Puis, après avoir étudié le particularisme des villes, nous arrivons à une première ébauche du sentiment national sous les ducs de Bourgogne.

« Pour la première fois, sous Philippe le Bon, écrit le chanoine Prims, un sentiment de solidarité nationale réunit, par delà les grandes frontières, le Brabant-Limbourg, la Flandre-Artois, la Hollande-Zélande-Hainaut, Namur et Luxembourg contre les ennemis toujours menaçants au sud et au nord : France et Gueldre et Liège, à quoi s'ajoute momentanément, à cause de la politique dynastique de Charles le Téméraire, un quatrième ennemi : la « nation » allemande » (p. 65).

L'auteur décrit ensuite l'évolution de ce sentiment communautaire, sous la « domination » espagnole. C'est l'occasion de détruire une belle série de légendes et de réagir contre le préjugé anticlérical qui veut que les Pays-Bas catholiques sombrent dans la décadence culturelle. Et voici que vont naître entre Nord et Sud « les antipathies ». Rien ne renforce davantage l'amitié entre individus que des haines communes. *Idem velle, idem nolle, ea demum firma amicitia est.* Cela est vrai aussi pour les peuples et cela se vérifie tout particulièrement chez nous lorsque nos contrées sont enserrées par nos deux ennemis ligués contre nous : la Hollande et la France. Longuement l'auteur nous montre ce fossé qui se creuse entre les Hollandais et nous et qui ira en s'aggravant, surtout lorsqu'après la période autrichienne et française nous serons soumis en 1815 au « joug hollandais ». Car il n'y a pas d'autre nom possible pour caractériser cet « amalgame » imposé par les Puissances. Pour le peuple de Flandre et du Brabant la Hollande restait « le bastion du calvinisme, le pays qui ferma l'Escaut, les pays des garnisons de la Barrière » (p. 168).

C'était plus qu'il n'en fallait pour écarter tout désir de fusion ou de Grande Néerlande. Si l'on en doutait, il suffirait de recourir à l'éloquence des chiffres. En 1815 il s'agissait de voter la nouvelle Constitution. Le roi de Hollande désigna lui-même les notables au nombre de 1.603. Le résultat dont Prims nous donne le détail se résume comme suit : l'immense majorité du pays flamand vote contre le projet sauf Maastricht-Ruremonde; l'immense majorité du pays wallon, Tournai et Dinant exceptés, vote pour. Il suffit d'ailleurs de voir quels sont les partisans de la réunion Belgique-Hollande. Ils s'expriment en français. Leur tribune c'est ou bien le *Journal d'Anvers*, rédigé par un Français, ou bien *Le Journal de Commerce*, de Conrad et Delrue. « Nous arrivons à la surprenante constatation, dit l'auteur, que sous le régime hollandais tous les journaux français d'Anvers sont pro-hollandais et tous les journaux flamands sont belges et anti-hollandais » (p. 173). Et cette opposition éclatera avec une fulgurante évidence aux heures de la Révolution de 1830.

La conclusion de Prims est catégorique : « La révolution de 1830 fut, en pays flamand, belge et nationale tout comme la révolution brabançonne et le *Boerenkrijg*. Seuls les éléments devenus étrangers au peuple ou importés d'ailleurs sont aux côtés du Hollandais » (p. 179). Tous les tracts de propagande orangiste sont rédigés en français, tous les papiers pro-belges que la police rassemble sont écrits en flamand. Les orangistes qui veulent éditer à Anvers un journal flamand ne trouvent pas d'imprimeur. On pourrait multiplier les preuves : elles sont, à portée de la main, aussi indiscutables que variées. Prims lui-même avoue très loyalement son étonnement devant cette découverte. Lui aussi, comme tant d'autres, a cru jadis au caractère artificiel de notre révolution considérée comme d'inspiration et d'importation françaises. Il lui fallut se rendre à l'évidence. « Nous avons consacré, dit-il, soixante études au sujet : *Antwerpen in 1830* (2 vol. de 384 et 355 pp.). Tous ces travaux furent faits d'après des archives non dépouillées. Nous avons consacré d'après ses papiers une monographie à Charles-Théodore Le Bon, membre gheelois du Congrès. Nous avons étudié les archives des familles Legrelle, Holvoet, de Robiano. Nous avons lu tous les journaux et hebdomadaires brabançons d'avant, pendant et peu après la révolution. Et voici la surprenante constatation : tous les éléments flamands à Anvers et dans la Campine — à part quelques linguistes que l'on peut compter sur une main — furent anti-hollandais avec feu et combattivité. A Anvers sont orangistes : tout le haut commerce francisé et les membres de la vieille noblesse séduite par le militarisme de Napoléon et francisée » (pp. 178-179).

Enfin, contrairement à la version courante, l'auteur montre

que de 1830 à 1839 une étroite harmonie régnait entre le pays flamand et le gouvernement belge. Les difficultés ne commencèrent qu'après 1839 et se développèrent en un lent crescendo dont l'histoire a été faite maintes fois. L'auteur nous retrace cette incompréhension gouvernementale et ces premières discordes jusqu'en 1886. En s'arrêtant là il veut se cantonner sur le terrain de l'histoire sans glisser sur celui de l'actualité politique. C'est évidemment son droit. Mais cet arrêt brusque brise quelque peu la vue d'ensemble et le sens des proportions. De plus, cette dernière tranche d'histoire appuie peut-être trop sur les griefs. Non pas que ceux-ci inexactes, mais parce que l'apparition même de ces griefs demande une explication. L'auteur nous dit que « les nations deviennent conscientes d'elles-mêmes à l'occasion des griefs » (p. 209). Ne pourrait-on pas renverser le point de vue et dire que les griefs supposent déjà une conscience qui s'éveille. Pour percevoir des abus il faut au préalable une nouvelle échelle des valeurs, de nouveaux critères.

Cette remarque ne vise pas les faits eux-mêmes, mais leur enchaînement et leur climat.

Si l'on demande quelles conclusions se dégagent de cette enquête historique, nous pourrions les résumer comme suit :

La notion de nationalité est complexe et nuancée. On ne peut l'identifier ni avec la langue, ni avec la race, ni avec le milieu géographique, ni avec l'intérêt économique, ni avec l'élément religieux.

Tous ces facteurs peuvent jouer un rôle et parmi eux le principal est fréquemment l'élément religieux. Christopher Dawson dans son livre *The making of Europe* l'a vigoureusement souligné et notre histoire nationale corrobore nettement cette assertion. La nationalité cependant relève avant tout d'un critère socio-psychologique, d'un vouloir-vivre collectif appuyé généralement par un support sensible. Elle est la résultante d'une concentration de sympathies et d'antipathies que l'histoire fait naître. Ce fait explique la possibilité de consciences nationales superposées. Les cités grecques avaient chacune leur conscience politique propre, mais elles communieront dans une conscience hellénique commune en face du péril extérieur. Nos pères ont connu des particularismes et des provincialismes qui s'harmonisaient, sur le plan supérieur, avec la conscience d'appartenir à l'Empire et à la chrétienté. S'il est absurde de chercher une âme belge au temps de Jules César, il est incontestable que le sentiment national belge existe en pays flamand bien longtemps avant 1830. L'histoire impartiale de notre XVII<sup>e</sup> siècle par exemple le démontre avec surabondance. Et voici la conclusion finale de l'auteur lui-même :

« En Belgique les deux groupes de la population possèdent, s'ils le désirent, les conditions les plus avantageuses pour s'approprier les richesses culturelles des peuples germanophiles et romans. Peu de peuples ont tant reçu. Se refuser à une de ces deux cultures par exaltation raciste ou linguistique, comme il arrive parfois en ces dernières années, c'est, de toute évidence, mutiler notre propre grandeur. Vouloir anéantir le pays qui nous procure ces possibilités — à cause d'une étiquette raciste — c'est, culturellement parlant, le plus grand mal que l'on puisse infliger au peuple flamand » (p. 231).

Telles sont les lignes de faite de cet examen historique. Cette trop brève analyse n'a pu qu'indiquer, sommairement, la haute portée et les répercussions de cette impartiale histoire. Elle aura néanmoins atteint son but si elle engage le lecteur à explorer lui-même les richesses entrevues.

LÉON SUENENS,  
Professeur de philosophie.



Matériaux et Procédés modernes  
pour le Bâtiment

**ISOLATION**  
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

**Alfred G. Labrique**  
4, avenue Arthur Goemaere  
Tél. 757.24 ANVERS

**POUR VOS TRICOTS** n'employez que les  
laines de marque  
**LES LAINES ANGLAISES LADYSHIP** vous donneront entière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,  
la laine **VIGOGNE**  
s'impose; souple, solide, irrétrécissable



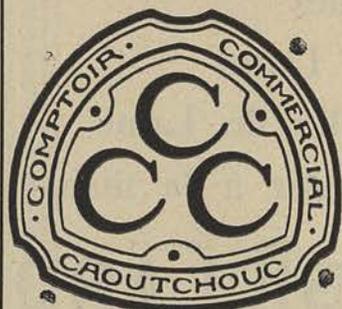
En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

**FLAMENT & VERMAST**, 4, rue d'Artois, BRUXELLES

Équipements complets

POUR LES  
Sports d'Hiver



64-66, RUE NEUVE  
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

**JACQUES DRIESSEN**

Aniens Etablissements

**I. Brixhe-Deblon**

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

**GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG**

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

**VERVIERS**  
49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 156.20 (2 lignes)

**ANVERS**  
16, rue des Récollets  
Téléph. 202.23

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

**FILATURE — TISSAGE**

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Filature de Laine Cardée

**Hauzeur-Gerard Fils**

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton  
Fils fantaisies pour la robe

87

**APPRÊTS TIQUET-WÉRY**

Fondée en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

**GOOSSENS Frères**

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

## La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :  
Textile-Pepinster.

### Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

### Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

### Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

## IWAN SIMONIS

### VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

## DRAPS DE BILLARD

TÉLÉPHONE 21.47.68.

## FABRIQUE DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités

pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :  
21, avenue de Scheut,  
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :  
A VERVIERS



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

## LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

## Tissage COGETEX s.a.

17.42.22

Tél. :



C. Ch. P. :

3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :  
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :  
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

## Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas, chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*

*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*



**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

**fr. 19<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92 cm

(\*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.  
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le journal qui monte...

# LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.  
3 mois 25 fr.  
Ch. post 266

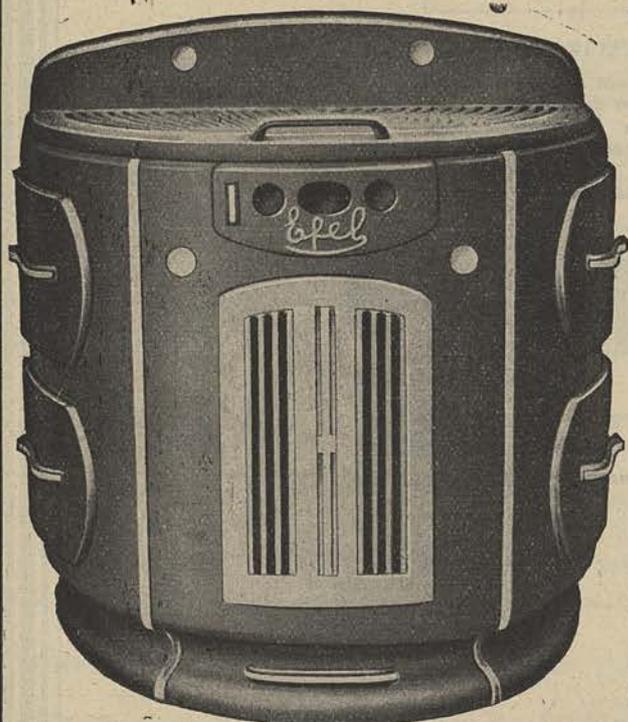
11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

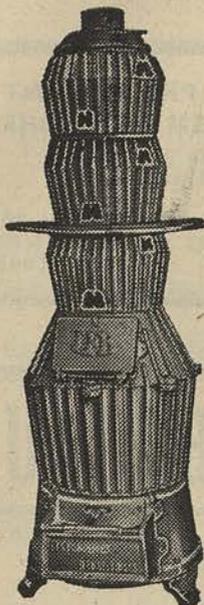
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES  
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

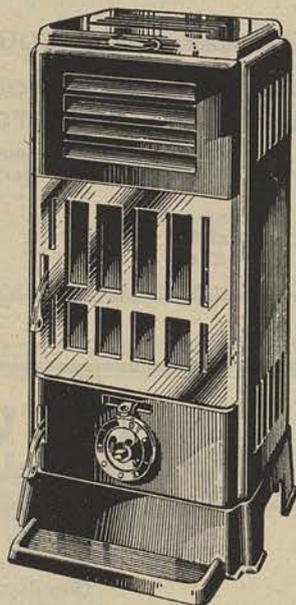
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1688

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

**Les Fonderies Bruxelloises**

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

# Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE  
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

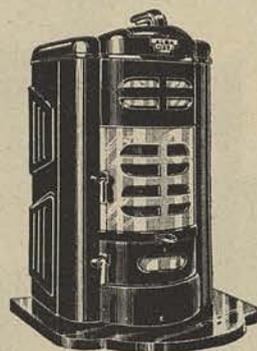
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte  
pour la

**POËLLERIE**

et la petite mécanique en  
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

## Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française  
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Charleroi



Prière d'adresser toute la correspondance à :

**G. MATERNE**, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

**Cuisinières**  
de la plus petite de ménage  
à l'installation la plus importante.

Pour  
PENSIONNATS,  
INSTITUTS,  
COUVENTS,  
ÉCOLES  
MÉNAGÈRES  
CASERNES,  
etc.

# KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

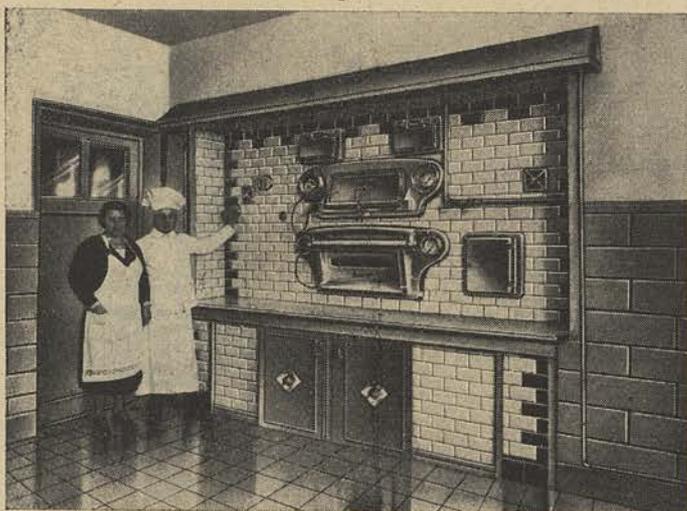
LES  
**ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU**

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)  
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les  
**FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie**  
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de  
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité  
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation  
ou de transformations.

Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit  
une fourniture irréprochable.



**Établissements Charles SIX**  
**Moulins à cylindres**

**TOURNAI**

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT  
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité  
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce  
Courtrai 48  
C. C. P. 5228

Téléphone 10245  
Adresse télégr.  
Chareix, Tournai

**CHICORÉES BOSSUT**

Successesseur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

**PONT-A-CHIN** près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

**Chauffage Central**

**VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.**  
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations  
sanitaires.

Cuisine à vapeur.  
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

**C. JULLIEN**

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

Toutes préparations médicales  
Toutes spécialités

**Pharmacie R. LEFEBVRE**

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

**Pansements et Accessoires**

**POÊLES  
GODIN**

**R. RABAUX & C<sup>ie</sup>**

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

**BOUCHONS EN LIÈGE**

**ÉTS Gaston BEGUIN**

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans  
Spécialité de bouchons à vins fins

DEMANDEZ PARTOUT LA

## “Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE  
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, Y.P.R.E.S. Tél. 441

Nous vous recommandons

## Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

## Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455  
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79  
Privé : 283.46  
Sart : 110

## Pudding Powders “Deliss”

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes  
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ =

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents  
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

## VROONEN-AERTS FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation  
de

## CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1896

ON ACHÈTE

## LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix  
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,  
gelées de poires (Spécialité).

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

Office des Fabricants Japonais  
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles  
Téléphone : 17.89.98

## CONSERVES

Saumon Ananas  
Pilchards Pêches  
Thon Poires  
Crabes

Achetez directement au JAPON

## WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD  
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,  
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants  
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS  
**Miels d'Abelles**

MÉNAGÈRES!  
CONNAISSEZ-VOUS LE **NICCO?**  
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES!

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanche, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le **NICCO**. Essayer le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO**?

Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO** brun et le **NICCO** vert. Le **NICCO BRUN** pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le **NICCO VERT** pour taques blanchies et polies

MODE D'EMPLOI :

1<sup>er</sup> cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (**NICCO BRUN**). — Versez un peu de **NICCO brun** soit sur de la laine d'acier, une brosse **NICCO** ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2<sup>e</sup> cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (**NICCO VERT**). — Versez un peu de **NICCO vert** également sur de la laine d'acier, une brosse **NICCO** ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO vert** ou brun, sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**

Produit sans concurrence, économique et pratique.

**NICCO**, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS  
Boîte postale n° 114

VINS des COTEAUX de l'HARRACH  
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique  
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

**Edw. Moortgat-Meeus**

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## CHAMPAGNE NAPOLÉON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES  
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS  
FLANDRE OCCID<sup>le</sup> & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TOURNAL  
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE  
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liege)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

## R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris  
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —  
— ONTBIJTKOEK —  
— BREVETS —

SPÉCIALITÉ :

Couque à la Succade

## CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC



# CHARBONS

## C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON  
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baels.  
1849-1876 Verset-Bréard.  
1877-1897 Adolphe Verset.  
1898-1922 Verset et Ducarme.  
1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

# L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers,  
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munités religieuses et pour confessions

Spécialistes des véritables Anthracites

## SANTRAS

154, chaussée de Turnhout  
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

KOFFIE  
Branderij

## Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209  
ROUSSELARE

CHICORÉE —  
MARGARINE —

Telefoon 196  
Postcheek 102640

## "PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre;
2. **Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**  
400 mètres carrés.  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité,

# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!  
Pensionnats!  
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage  
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif  
que le procédé

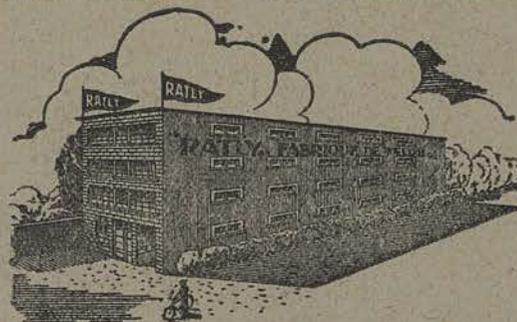
# OSO

créé dans nos Laboratoires par nos  
chimistes-praticiens

Demandez le procédé avec échantillons des  
produits OSO I et II au seul fabricant  
**PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD**

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



**RATLY, 28-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi**



**LIEGE**

EXPOSITION  
INTERNATIONALE  
DE L'EAU  
LIEGE  
1939

**1939**

**EXPOSITION  
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.